GEORGES RIGASSI

A travers le Canada

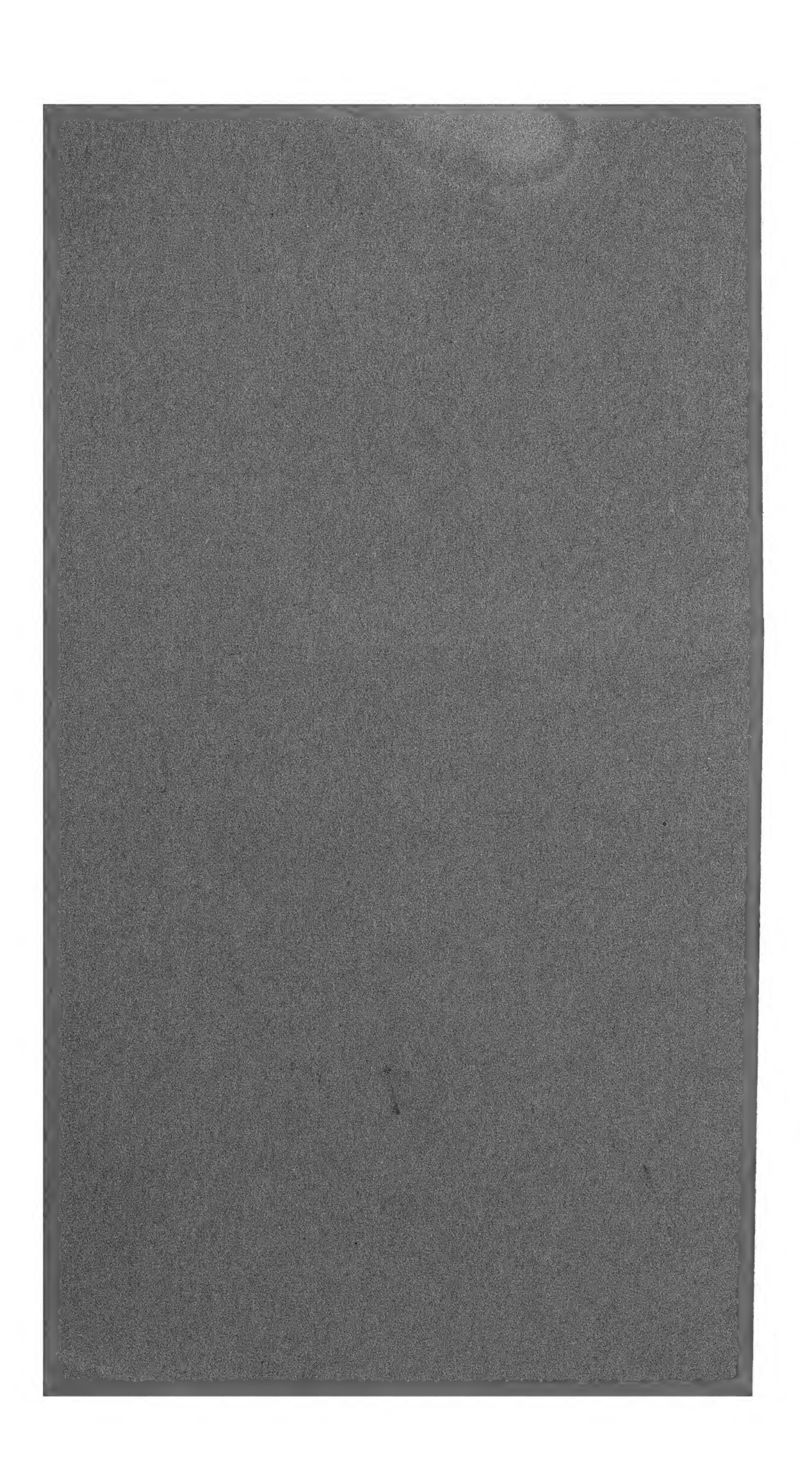
EXTRAIT DE LA « GAZETTE DE LAUSANNE »

FC
70
R565a
1924



LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE | GENÈVE
1, Rue de Bourg | Pl. du Molard, 2

1924



à Mme Cattin
cordial souvenir
de l'auteur

FC
70
R565a
1924

GEORGES RIGASSI

A travers le Canada

EXTRAIT DE LA « GAZETTE DE LAUSANNE »



LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE | GENÈVE
1, Rue de Bourg | Pl. du Molard, 2

1924

COLLEGE DE SAINT-BONIFACE
BIBLIOTHEQUE
200 Avenue Cathedrale
Saint-Boniface, Man.

DON A LA BIBLIOTHEQUE
Par
Alphonse Monnier

IMP. DE LA SOC. SUISSE DE PUBLICITÉ, LAUSANNE



A travers le Canada

Impressions de voyage d'un journaliste suisse.

Introduction.

En mer, le 9 septembre 1923.

Après huit jours de navigation, les journalistes suisses invités par le *Canadian Pacific Railway* à visiter le Canada sont à la veille de débarquer à Québec. La traversée s'est accomplie sans encombres, encore que la mer fût par moments assez mauvaise.

Ayant tous le pied marin, nous avons pu éprouver ces impressions profondes que laisse la traversée de l'Océan. Une entre autres ne s'effacera pas de notre mémoire. C'était hier matin à 5 heures. Un de nos compagnons de voyage eut l'heureuse idée de nous réveiller, et nous fûmes bientôt rassemblés sur le pont.

Quel merveilleux spectacle ! Nous entrons dans le détroit de Belle-Isle, au nord de Terre-Neuve, à peu de distance des mers arctiques, à un jour de la côte du Groenland. Nous sommes à une des pointes extrêmes des régions

civilisées, et c'est ici que commence déjà le mystérieux désert polaire, exploré rarement par quelques marins aventureux. A notre droite se dressent les mornes falaises de Belle-Isle et, à notre gauche, s'étend une mince bande bleue qui est Terre-Neuve. Il n'y a pas trace de vie sur ces premiers rivages qui s'offrent au regard du voyageur et dont les contours se découpent avec une singulière pureté dans l'atmosphère délicieusement limpide.

Nous voici devant la côte du Labrador. Telle une apparition fantastique, un iceberg grand comme une cathédrale scintille au loin, comme un prodigieux cristal, sur la mer d'un bleu intense. Le silence est absolu. Seul un vent frais balaye le pont, un air pur et tonique pareil à celui de nos Alpes.

C'est un souffle de liberté qui signale l'approche du Nouveau-Monde ! Dans un jour ou deux, nous serons à Québec, et nous foulerons le sol du grand Dominion de l'Amérique du Nord.

* * *

Le moment est venu d'indiquer l'origine et le but de ce voyage. C'est à M. E.-W. Beatty, le président de la Compagnie du Canadien Pacifique, qu'en revient l'idée. Ayant visité la Suisse au cours de ce printemps, M. Beatty a été frappé de l'intérêt que le Canada éveillait dans notre pays ; mais il s'est vite

aperçu aussi que le Canada est insuffisamment connu chez nous. D'autre part, on paraît très désireux des deux côtés de l'Océan, surtout depuis que d'éminents Canadiens venus à Genève pour la Société des Nations ont appris à apprécier notre pays, de développer les échanges intellectuels et les relations d'affaires entre deux peuples qui sont faits pour se comprendre et dont les ressources et les produits se complètent mutuellement. Aussi l'idée d'inviter une mission de journalistes suisses au Canada a-t-elle été encouragée par notre distingué consul-général à Montréal, M. le Dr Carl Hübscher, qui travaille avec méthode et succès à resserrer les liens de sympathie entre les deux nations.

Conviée à participer à cette mission d'études, la *Gazette de Lausanne* n'a pas hésité à s'y faire représenter par un de ses rédacteurs. Il lui a paru, en effet, que son devoir était de s'associer aux efforts méritoires qui tendent à ouvrir de nouveaux débouchés à notre exportation et à aider à cette reprise des affaires sans laquelle la crise de chômage risque de s'aggraver de nouveau. Or, le Canada est un client fort intéressant pour plusieurs de nos industries, et il importe de mieux faire connaître notre marché à ce pays immense et neuf, débordant d'énergie et si riche en possibilités de toute nature. Faire connaître la Suisse au Canada et le Canada à la

Suisse, tel est donc le but essentiel de notre voyage.

Enfin, le Canada est depuis quelque temps un des pays d'outre-mer qui, non sans raison semble-t-il, exerce la plus forte attraction sur nos émigrants, et nous serons tout naturellement amenés à étudier aussi ce problème très actuel de l'émigration suisse au Canada.

Il convient ici de prévenir d'emblée tout malentendu. Aucun de nous n'a l'idée de pousser à l'émigration artificielle des jeunes Suisses qui pourraient gagner honorablement leur vie dans leur patrie et qui, à peine expatriés, sont aussitôt remplacés par des étrangers. Mais l'émigration suisse est un fait. Chaque année, des milliers de Suisses, — agriculteurs, ouvriers, employés, — quittent notre pays, à la recherche de contrées plus jeunes et moins peuplées, et personne n'a le droit ni le moyen de les empêcher de partir s'ils sont vraiment résolus à tenter leur chance ailleurs. Ce qu'on doit faire par contre, c'est les renseigner et les conseiller, leur éviter des mécomptes possibles et les orienter vers les régions où leur travail sera le mieux récompensé.

Que le Canada soit un de ces pays, cela ne paraît pas faire de doute. Mais il faut se rendre sur place pour se faire une opinion vraiment raisonnée. Les journalistes suisses qui vont traverser le Canada de l'Atlantique au Pacifique

s'apprêtent à étudier avec impartialité les ressources et les conditions économiques et sociales du Dominion. Ils questionneront les hommes compétents, les Suisses qui se sont établis là-bas, et qui y ont acquis une précieuse expérience ; et, à leur retour, dans quatre ou cinq semaines, ils diront en toute sincérité ce qu'ils auront vu et appris.

Voilà, en quelques mots, quels sont le but de notre mission d'études et l'es prit dans lequel elle aborde le Canada.

De l'Atlantique au Pacifique.

La mission de journalistes suisses qui avait été aimablement invitée par la grande Compagnie du *Canadian Pacific* à visiter le Canada, est rentrée en Suisse après une excellente traversée de l'Océan, effectuée à bord de l' *Empress of France,* un des plus beaux vapeurs de la Compagnie. Notre petite délégation (1) a eu le temps de parcourir d'une côte à l'autre le grand Dominion

(1) Composée de MM. Ernest Rietmann *(Nouvelle Gazette de Zurich),* Ernest Schürch *(Bund),* H. Schoop *(Basler Nachrichten),* R. Schwabe *(National Zeitung),* Pierre Briquet *(Journal de Genève)* et de l'envoyé spécial de la *Gazette.* M. le professeur Cardinaux, de Fribourg, professeur de chimie à l'Université Laval à Québec, faisait également partie de la mission comme représentant de la presse catholique.

de l'Amérique du Nord ; débarquée le 11 septembre à Montréal, elle s'est embarquée pour l'Europe le 13 octobre à Québec, après avoir, au cours d'un voyage inoubliable, traversé tout le continent jusqu'à Vancouver et franchi deux fois les Montagnes Rocheuses.

Un de nos compagnons de route, qui a le goût des statistiques, s'est amusé à calculer les kilomètres que nous avons couverts, en prenant Paris comme point de départ. Il est arrivé à un total de 26,248 kilomètres, soit 12,905 kilomètres en train, 11,092 en bateau (sur les deux Océans et les lacs canadiens) et 2,251 kilomètres en automobile ! Si nous citons ces chiffres, c'est moins par puérilité que pour donner une faible idée de l'immensité d'un pays qui est presque aussi grand que l'Europe (1). Aussi nous pardonnera-t-on d'être encore un peu étourdi par un si long voyage. Nous avons vu tant de choses et entendu tant de gens que nous avons quelque peine à faire un choix parmi la multitude d'impressions et de souvenirs que nous rapportons d'outre-mer.

Il est toutefois une impression qui d'emblée domine toutes les autres ; c'est l'admiration, l'émerveillement, que sus-

---

(1) Superficie de l'Europe : 9,890,000 kilomètres carrés.

Superficie du Canada : 9,584,000 kilomètres carrés.

cite un pays dont la beauté et la variété des paysages, ainsi que la prodigieuse abondance des ressources naturelles, dépassent tout ce que nous pouvions prévoir d'après nos lectures.

En moins de cinq semaines, nous avons vu des fleuves immenses, longs de plusieurs milliers de kilomètres et qui, par endroits, sont aussi larges que notre Léman entre Ouchy et Evian. Nous avons vu des ports qui peuvent rivaliser avec les plus vastes du monde, des canaux dont le trafic dépasse celui du canal de Suez, des lacs par centaines, dont quelques-uns sont de véritables mers d'eau douce. Nous avons vu de grandes villes, toutes bourdonnantes d'activité, et où l'on trouve tout le luxe et le confort du Nouveau-Monde, avec de bâtiments à vingt étapes habités d'un peuple d'hommes d'affaires, et des universités où se pressent des milliers d'étudiants. Nous avons vu Québec, terre d'héroïsme et berceau du vieux Canada, le pays de la tradition et de la foi, avec son antique cité et ses villages aux petites maisons blanches et aux grandes églises, qui se mirent dans le majestueux Saint-Laurent.

Nous avons vu l'Ontario, une « province » qui est deux fois plus grande que la France, avec des vergers magnifiques, des milliers de lacs bleus parsemés d'îles verdoyantes, des villes prospères où fument sans cesse des chemi-

nées d'usines, et un immense hinterland à peine exploré, dont le sous-sol recèle des richesses incalculables. Et notre voyage s'est poursuivi, sur le magnifique transcontinental du Pacifique Canadien, à travers les trois provinces de la Prairie : le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta. Pendant des heures, pendant des jours et des nuits, notre wagon spécial nous a transportés tantôt à travers des lieues d'épaisses forêts, tantôt à travers des landes sauvages recouvertes de bruyères et de rocailles, tantôt à travers des steppes immenses, où s'étalaient à perte de vue des moissons dorées et des champs où broutaient de grands troupeaux de bétail en liberté.

Après nous être arrêtés à Winnipeg, à Edmonton et à Calgary, nous sommes ainsi arrivés au pied de la gigantesque muraille des Montagnes Rocheuses. Nous avons franchi cette chaîne superbe, puis la chaîne parallèle, non moins belle et non moins sauvage, des Selkirks, et côtoyant des gorges profondes, traversant d'étroites vallées où mugissaient des torrents, notre train nous a conduits dans la Colombie britannique et vers la côte du Pacifique, à Vancouver et à Victoria, où, sous un ciel nouveau dont la douceur rappelle celui de l'Italie, devaient nous attendre de nouvelles et fortes impressions. Après quoi, ce fut le retour par étapes vers Québec, avec des excursions dans la

vallée d'Okanagan et aux chutes du Niagara, avec des arrêts plus ou moins prolongés à Regina, à Toronto, à Ottawa, à Montréal.

Oui, nous avons vu des quantités de choses, dont beaucoup furent pour nous tous une véritable révélation, et nous comptons bien en reparler à tête reposée. Mais ce que nous tenons à dire dès ce premier article, c'est que partout où nous nous sommes arrêtés, nous avons reçu le meilleur accueil, tant de nos compatriotes suisses que des autorités et de nos confrères de la presse canadienne. Chaque fois que nous descendions du train ou du bateau, nous trouvions des mains tendues et des visages souriants, et nous avions le sentiment d'être attendus, parce que Suisses, en véritables amis.

Grâce aussi à la simplicité et à la franchise toutes démocratiques qui caractérisent les mœurs canadiennes, nous avons pu remplir notre mission en toute liberté et au plus près de notre conscience. Jamais un fonctionnaire ou un magistrat, si haut placé fût-il, n'a hésité à répondre à nos questions les plus indiscrètes, et nous avons pu aussi nous renseigner abondamment auprès des Suisses de diverses professions que nous avons eu le plaisir de rencontrer en grand nombre et dont les expériences variées nous aideront à élucider le difficile problème de l'émigration.

Québec.

Il est peu de spectacles aussi beaux que l'arrivée à Québec par le Saint-Laurent, lorsque, après avoir navigué pendant quatre cents kilomètres sur le fleuve immense, on aperçoit soudain, dans une brume légère, la vieille cité qui surgit majestueusement sur sa haute colline, amas confus et grandiose d'édifices monumentaux, de toits aux pignons aigus, de tours et de clochers.

Fondée en 1608 par Champlain au confluent du Saint-Laurent et du Saint-Charles, Québec est la clef du Canada. Sa Citadelle, qui domine le promontoire rocheux autour duquel le fleuve se resserre, se dresse comme une immense proue, face à l'Océan, et mérite le nom qu'on lui a donné de « Gibraltar de l'Amérique ».

C'est ici le berceau du Canada et le conservatoire, un peu étroit mais si touchant, de son passé dramatique et glorieux. C'est ici, sous ce rocher qui surplombe à pic le fleuve, que Jaques Cartier hiverna en 1535 lors d'un de ses premiers voyages. C'est ici que les hardis colonisateurs français du XVIIme siècle, les Champlain, les Maisonneuve, les La Vérendrye, fondèrent la civilisation chrétienne de la Nouvelle-France. C'est d'ici que partirent ces vaillants gentilshommes et ces missionnaires qui, dans un grand élan d'idéalisme et de foi, re-

montèrent le Saint-Laurent et les Grands Lacs pour convertir les sauvages et planter la croix et le drapeau fleurdelisé dans les solitudes du Nouveau-Monde, et c'est de là qu'essaimèrent jusque vers l'Ouest ces soldats-paysans de Normandie et du Poitou qui furent les premiers défricheurs de l'antique forêt canadienne, ces « coureurs de bois » et ces trafiquants de fourrures qui, au prix de si durs efforts, frayèrent la voie aux colons du XIXme siècle.

* * *

On respire encore un air d'héroïsme et de spiritualité dans cette cité militaire et religieuse, dont les bastions, les antiques remparts, les églises et les vieux couvents sont heureusement conservés. Car Québec n'est pas seulement un site unique par sa position et par les souvenirs historiques qu'il évoque, c'est aussi sans doute la ville la plus pittoresque de l'Amérique du Nord.

Quand on revoit Québec en venant, comme ce fut notre cas, de l'Ouest canadien, avec ses villes à l'américaine et ses maisons presque toutes pareilles, c'est un délice de flâner dans les rues étroites et sinueuses de la vieille cité, de gravir leurs pentes raides où trottent sans cesse de petits chevaux nerveux, attelés à d'amusants cabriolets que l'on appelle ici des « calèches » et aussi d'entendre des gens qui parlent français, un français excellent, encore que parsemé

parfois d'archaïsmes savoureux et d'expressions traduites de l'anglais.

Après avoir parcouru la Ville Basse, qui, toute grouillante d'enfants robustes, s'étend le long du fleuve et du port magnifique où transatlantiques et cargos sont ancrés non loin des navires de guerre, nous montons à la Ville Haute, qui a vraiment grand air avec ses palais imposants, ses vastes collèges et ses nombreuses églises. C'est ici que se trouvent l'Hôtel-de-Ville, l'Archevêché, la Basilique, le Palais du Parlement provincial, beau bâtiment de pierre grise, dans le style de la Renaissance française, l'Hôtel-Dieu, grand hôpital et couvent fondé par la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, le Couvent des Ursulines dont la chapelle renferme une lampe votive qui n'a jamais cessé de brûler depuis qu'elle fut donnée en 1717 par Madeleine de Répentigny.

C'est ici que se trouve aussi l'Université Laval, qui mérite une mention spéciale, puisqu'elle est le véritable foyer intellectuel et religieux du Canada français. Née il y a plus d'un demi-siècle du Séminaire fondé en 1663 par François de Montmorency-Laval, premier évêque de Québec et père de l'Eglise canadienne, l'Université Laval, avec ses immenses bâtiments et ses beaux jardins ceints de murs élevés, forme à elle seule un quartier de la ville et comprend le Petit Séminaire, grand collège de garçons,

le Grand Séminaire, destiné à la formation des prêtres, et l'Université, dont les quatre facultés sont fréquentées par environ 1200 étudiants. Il y a peu d'années, l'Université a également créé une Ecole de Chimie, dont la direction a été confiée à un jeune savant suisse, M. le professeur Cardinaux, qui a appelé auprès de lui deux chimistes de notre pays pour l'assister dans sa tâche.

L'Université Laval, à laquelle sont affiliées l'Université catholique de Montréal, fréquentée. par 5500 étudiants, et de nombreuses autres institutions de Montréal et d'ailleurs, telles que l'Ecole Polytechnique, l'Ecole des Hautes Etudes commerciales, l'Ecole d'art dentaire, l'Ecole de science vétérinaire, etc., possède une riche bibliothèque de plus de 200.000 volumes, des musées et collections scientifiques d'une réelle valeur et une galerie de peinture qui est la plus importante du Canada. Si nous citons ces détails, c'est pour souligner un fait sans lequel on ne saurait rien comprendre au Canada français, à savoir que, dans ce pays, « catholicisme » est synonyme de « maintien de la culture française ». Tous ceux qui, protestants ou catholiques, estiment que la collaboration loyale des deux races anglaise et française est un bienfait pour le Canada, sont unanimes à le reconnaître...

* * *

Nous voici maintenant sur la Terrasse Dufferin, une immense plateforme de bois qui s'étend au bord de l'arête rocheuse dominant le Saint-Laurent, entre la Citadelle et le « Château Frontenac », le magnifique hôtel construit par le *Pacifique Canadien* sur l'emplacement du vieux fort français de Saint-Louis, avec un goût si sûr que, loin de gâter l'aspect de la ville, il embellit sa silhouette. De cette terrasse, qui est l'une des plus belles promenades du monde, on découvre un panorama superbe : le fleuve géant avec ses berges boisées, parsemées de riants cottages et de fermes blanches, la jolie ville de Lévis qui s'étage en terrasses sur la rive opposée, la rade immense avec le mouvement incessant des bateaux et, au loin, les Laurentides canadiennes et les montagnes des Etats-Unis qui ferment l'horizon de leurs masses imposantes.

Avec son port et sa population de 120.000 habitants, Québec a un actif commerce d'exportation, bien qu'elle ait été rapidement distancée par Montréal, qui, depuis que les grands navires y ont accès par le fleuve rendu navigable aux gros tonnages, est devenue la métropole commerciale et le port principal du Canada. Par contre, on comprend que Québec soit un des plus importants centres de tourisme du Canada, où affluent chaque été des milliers d'Améri-

cains, dont beaucoup, ne trouvant pas de place dans les hôtels, campent dans leurs automobiles aux abords de la ville.

Tous ces touristes vont faire un pèlerinage aux Plaines d'Abraham, le haut plateau qui s'étend à l'ouest de la Citadelle et qui est maintenant aménagé en parc public sous la direction d'un de nos compatriotes, M. Altherr. C'est sur ce champ de bataille, en effet, que le sort du Canada se trancha à deux reprises, en 1759 et en 1760, et que périrent les généraux des deux armées, Wolfe et Montcalm, auxquels on a élevé, non loin de là, un simple monument, avec ces mots :

Mortem Virtus Communem
Famam Historia
Monumentum Posteritas Dedit

Tout le passé héroïque et guerrier de la vieille cité revit dans cette inscription latine d'une si belle concision.

Montréal.

Si Québec est la capitale historique du Canada et si Ottawa est sa capitale politique, Montréal est sans conteste la métropole économique et la plus grande ville du Dominion. Avec son million d'habitants, son port magnifique, ses 2700 manufactures, ses magasins et ses hôtels somptueux, c'est la ville la plus active et la plus riche du Canada, celle

où, nous semble-t-il, la vie sociale et intellectuelle est la plus intense, et celle aussi qui, étant le siège des grandes banques et des puissantes compagnies de transport, exerce l'action déterminante sur les affaires du pays.

Bâtie sur l'île formée par deux bras de la rivière Ottawa, à l'endroit où celle-ci se jette dans le Saint-Laurent, elle s'étend largement au pied et sur les pentes du Mont Royal, la charmante colline qui lui a donné son nom et qui est le « Bois de Boulogne » des Montréalais. Du sommet du Mont Royal, couvert de ces érables qui sont l'arbre national du Canada et dont le feuillage d'un rouge éclatant est une des plus belles parures de l'automne canadien, on voit, entre la boucle du fleuve géant qui tantôt se resserre tantôt s'étale en vastes lacs, toute la ville en damier, avec ses coupoles, ses deux cathédrales, ses longues avenues, ses immenses édifices publics, ses collèges, ses villas élégantes entourées de vertes pelouses et ses églises innombrables. A côté du luxe le plus raffiné et des grands « buildings » on y trouve même tant d'édifices religieux que l'incorrigible Mark Twain avait coutume de dire qu'il était impossible, à Montréal, de lancer une pierre sans briser une vitre d'église. Peut-être faut-il voir dans la présence de tant de lieux consacrés aux cultes catholique et protestant, et aussi de tant d'hôpitaux immenses et d'insti-

tutions philanthropiques, une lointaine survivance de l'esprit qui anima Paul de Maisonneuve et ses compagnons lorsque, enflammés d'un grand zèle religieux, obéissant à des visions et à des voix mystérieuses, ils fondèrent en 1642 la « Ville-Marie Montréal » où ils voulaient établir le centre d'un nouveau « Royaume de Dieu ». Ce qui est certain, c'est que Montréal a conservé un air de dignité, de distinction, assez rare parmi les villes du Nouveau-Monde, et qui est dû aussi, sans doute, à la sage prescription interdisant la construction de bâtiments de plus de dix étages. Les Montréalais ne veulent point de «gratte-ciel»: qu'ils en soient loués !

* * *

Situé dans la province française et catholique de Québec, mais à proximité de la province protestante et britannique de l'Ontario, Montréal incarne le dualisme qui caractérise le Canada. Ce cachet mi-britannique mi-français en fait une ville à nulle autre pareille. Bien que la population française et catholique y soit sensiblement supérieure en nombre à la population anglaise, c'est cette dernière qui dirige toutes les grandes affaires et qui détient la puissance financière et commerciale. Et, chose curieuse, quoique vivant dans la même ville et ayant les mêmes intérêts matériels, l'élément français et l'élément

anglo-saxon ne se mêlent pas, résidant dans des quartiers différents et n'entretenant guère de relations sociales. Anglais et Français ont leurs écoles, leur université, leurs sociétés, leurs clubs, leurs journaux ; mais cela ne les empêche point de vivre généralement en bonne harmonie.

De même qu'à Québec, où nous avions été fort aimablement reçus par nos confrères de la presse, nous avons été, à Montréal, les hôtes de la *Gazette,* le plus ancien et le plus important journal de langue anglaise. M. le Sénateur Smeaton White, président du conseil de la *Gazette,* nous a offert un lunch, auquel assistaient également M. Huebscher, consul général de Suisse, MM. les consuls généraux de France, de Norvège et de Suède, et des représentants du *Montreal Star* et de *La Presse,* le plus grand journal de langue française, dont nous avons visité ensuite le vaste hôtel. *La Presse* est un immense journal, qui paraît chaque jour sur 28 à 32 pages et qui possède un outillage perfectionné. Dans la soirée, le représentant de la *Gazette de Lausanne,* invité à discourir dans le puissant poste radiotéléphonique du journal, a eu l'honneur de parler de la Suisse et du Canada à des milliers d'auditeurs invisibles. Il y a aussi à Montréal une forte colonie suisse, dont nous aurons l'occasion de parler plus tard.

Mais ce qu'il faut dire encore, c'est que Montréal possède le port le plus moderne et l'Université protestante la plus importante sans doute du Canada. L'Université Mac Gill, fondée en 1821 par un généreux Ecossais, et dotée magnifiquement par d'opulents bienfaiteurs de Montréal, comprend tout un ensemble de bâtiments de style gothique, construits dans un vaste parc, une Ecole de médecine réputée, un observatoire, un internat pour les étudiantes, des musées, des bibliothèques et des laboratoires dont l'installation, dit-on, n'est pas surpassée par les plus fameuses universités des Etats-Unis. De nombreuses institutions dépendent de l'Université Mac Gill, entre autres le Macdonald College, fort belle école d'agriculture que nous avons visitée à Sainte-Anne de Bellevue. Remarquons ici qu'au Canada la foi des protestants n'est pas moins vive ni moins agissante que celle des catholiques; presbytériens, anglicans et méthodistes rivalisent de zèle et savent toujours délier les cordons de leur bourse pour leurs églises et leurs écoles.

Quant au port, avec ses treize kilomètres de quais, ses docks immenses, ses bassins pouvant abriter une centaine de navires, ses gigantesques «élévateurs» de grains, c'est un élément essentiel de la prospérité toujours croissante de Montréal et c'est aussi le plus grand port intérieur du monde, situé à 1600 kilo-

mètres de l'Atlantique et relié à New-York et aux Grands Lacs par un vaste réseau de voies navigables.

Grâce à sa position unique, tête de ligne des principaux chemins de fer et, pendant sept mois de l'année, des grandes compagnies de navigation, avec un commerce d'importation et d'exportation qui varie entre 2 et 3 milliards de francs par an, Montréal est destiné à un magnifique avenir, et ses dirigeants le construisent avec méthode et confiance.

Dans l'Ontario.

La Province de Québec, dont nous n'avons vu qu'une infime partie, est grande comme trois fois l'Allemagne, et sa population ne dépasse guère celle de Berlin.

L'Ontario, qui est deux fois plus grand que la France, n'est peuplé que de trois millions d'habitants ; et c'est néanmoins la province la plus populeuse du Canada.

Si l'on ajoute que l'Ontario est aussi fertile que la France et que ses richesses naturelles sont aussi variées, on commence à comprendre pourquoi le Canada réclame à grands cris des hommes et des capitaux.

La partie la plus peuplée et la mieux cultivée de l'Ontario est située au Sud, entre le Saint-Laurent et les grands lacs

Ontario et Erié, ainsi que sur la vaste presqu'île qui s'étend entre les lacs Erié et Huron. On y trouve des vergers magnifiques, de belles campagnes aux cultures variées, des champs fertiles et de grasses prairies, avec de nombreuses fermes en pierre ou en briques, entourées de fraîches pelouses et de bouquets d'arbres aux frondaisons superbes. Cette partie de l'Ontario, comparée aux savanes de l'Ouest, est un pays de civilisation relativement ancienne, colonisé depuis plus d'un siècle, et elle rappelle beaucoup la campagne anglaise.

L'Ontario est du reste la province la plus britannique du Canada : il est aussi anglais et protestant que la province de Québec est catholique et fidèle à ses origines françaises.

Cela s'explique aisément quand on sait qu'il fut colonisé à l'origine par ces loyalistes anglais qui, après 1783, s'enfuirent des Etats-Unis au nombre d'environ 50.000 plutôt que de renier leur roi et leurs convictions. Proscrits et ruinés, ils s'enfoncèrent vaillamment dans la sauvage forêt canadienne. Ils se mirent à la défricher avec acharnement et y fondèrent une nouvelle patrie, qu'ils durent plus d'une fois défendre contre les attaques des Indiens et contre les invasions de leurs voisins du Sud.

Ce passé de vigilance inquiète et d'âpres luttes a fait de l'Ontario le cœur du Canada anglais, le véritable foyer de

la culture britannique du Dominion, où les colons venus d'Angleterre et d'Ecosse ont longtemps afflué, et c'est aussi pourquoi les gens de l'Ontario sont connus pour leur patriotisme fervent mais un peu exclusif, dégénérant parfois en intolérance dans leurs rapports avec la minorité française de leur province.

* * *

Au nord des grands lacs, s'étend jusqu'à la Baie d'Hudson une région immense et à peine habitée : le Nouvel-Ontario. Nous l'avons parcourue dans les deux sens au cours de notre voyage.

Confortablement installés dans le vagon spécial mis à notre disposition par le Canadien Pacifique — dont les express transcontinentaux, avec leurs lits excellents, leurs fumoirs et leurs salons de lecture aux profonds fauteuils, leur restaurant à la cuisine raffinée, sont de véritables hôtels roulants, — nous avons vu défiler le paysage : tantôt des landes sauvages recouvertes de sapins rabougris, tantôt de vastes champs de blé qui donnent l'avant-goût de la Prairie occidentale, tantôt d'épaisses forêts qui continuent vers le nord sur des centaines et des milliers de kilomètres.

Voici une colline couronnée de sapins, qui rappelle à s'y méprendre un pâturage du Jura, voici un étang où se mirent des hêtres rouillés par l'automne et d'où s'élève un vol de canards sauva-

ges ; et surtout, voici des lacs à n'en plus finir, de toutes les formes et de toutes les dimensions, colorés de toutes les nuances du bleu et du vert. On comprend que cette région soit le séjour idéal des vacances, le paradis des pêcheurs et des chasseurs, de tous ceux qui ont le goût du *camping* dans un pays vierge et des longues heures passées à pagaier dans le souple canot canadien de tilleul ou de cèdre...

Lorsque le train longe la rive nord du Lac Supérieur, le paysage devient d'une beauté prestigieuse. Gravissant des falaises escarpées, traversant des tunnels taillés dans le roc, la ligne du Canadien Pacifique nous permet d'admirer cette magnifique mer d'eau douce qui est aussi grande que l'Irlande. Nous l'avons vue par une admirable journée d'automne, alors que les frondaisons des bouleaux faisaient d'éclatantes taches d'or sur le vert sombre des pins, alors que les îlots innombrables dont le chapelet borde le rivage avaient l'air de flotter sur l'eau d'un bleu intense, où s'avancent le majestueux Cap du Tonnerre et ce promontoire du « Géant Endormi » dont les Peaux-Rouges disent que c'est l'image du Grand Esprit veillant sur son trésor caché.

* * *

A vrai dire, des trésors incalculables et très réels sont enfouis non loin de là

sous ces landes rocheuses dont la stérilité décourage les colons, puisque la production minière du Nouvel-Ontario varie entre 48 et 80 millions de dollars par an. Il y a de l'or aux environs de Porcupine, de l'argent à Cobalt ; on trouve ailleurs du fer, du cuivre, du plomb. Sudbury se vante d'avoir les plus grands gisements de nickel du monde, plus abondants que ceux de la Nouvelle-Calédonie. Et c'est tout juste si l'on a commencé à explorer ce vaste hinterland qui, dit-on, réserve mainte découverte.

Outre l'agriculture, dont le revenu s'est élevé à 442 millions de dollars en 1921, l'Ontario possède une autre source de richesse presque inépuisable : sa houille blanche, car les cours d'eau et les chutes y abondent. La province est dotée d'un vaste système d'usines hydro-électriques, dont la production dépasse déjà un million de chevaux-vapeur et s'accroît sans cesse. A Queenston, non loin du Niagara, nous avons visité une usine en construction, où se trouvent cinq turbines fournissant chacune 55.000 HP, et dont la capacité totale s'élèvera bientôt à 600.000 HP. Aussi l'essor industriel de l'Ontario est-il extrêmement rapide. Depuis une vingtaine d'années, avec l'aide des capitaux américains, le Sud se couvre de fabriques et d'usines.

Comme la province de Québec, où

d'immenses régions attendent encore d'être exploitées par le labeur humain, l'Ontario prend à peine conscience de ses possibilités d'avenir.

Ottawa et Toronto.

Il y a cent ans, la capitale actuelle du Canada était une pauvre bourgade qui n'avait pas un millier d'habitants. Ottawa doit sa fortune à la construction du canal Rideau, qui relie le Bas-Canada au lac Ontario, et surtout à la reine Victoria. Lors de la fondation de la Confédération canadienne, dans les années qui précédèrent 1867, le choix de la capitale fédérale donna lieu à de longues controverses. Plusieurs villes — Montréal, Québec, Toronto, Kingston — s'étaient mises sur les rangs, et la discussion menaçait de s'éterniser lorsqu'on prit le parti de s'en remettre à la décision de la reine. Celle-ci eut la sagesse de ne tenir compte que de l'intérêt général et elle désigna Ottawa, qui avait notamment l'avantage d'être aux confins des deux plus anciennes et plus importantes provinces du Canada : celles de Québec et de l'Ontario.

Objet d'un choix arbitraire, comme Washington, Ottawa suivit l'exemple de la capitale américaine et s'efforça de se rendre digne de l'honneur qui lui avait été conféré. Située au confluent des ri-

vières Ottawa et Rideau, c'est une belle ville élégante et propre, et qui, de même que Washington, est devenue le siège des principales sociétés scientifiques et de nombreuses institutions nationales. Pendant les sessions parlementaires, la vie mondaine y est fort active, grâce surtout à la présence du gouverneur général, qui réside au château de Rideau-Hall et dont les réceptions sont très brillantes.

Il y a quelques beaux édifices à Ottawa ; mais le plus imposant, celui qui attire instinctivement les regards, est le Parlement fédéral, bâti sur une éminence d'où l'on domine toute la ville. Il comprend tout un ensemble de bâtiments où sont logés les divers ministères, et un palais central où siègent le Sénat, composé de 96 membres inamovibles désignés par la Couronne, et la Chambre des Communes, formée de 241 députés élus par le peuple. Brûlé en grande partie en 1916 par un incendie dont les causes sont restées mystérieuses, le Parlement fédéral a été reconstruit dans ce style Tudor modernisé qu'affectionnent les architectes anglo-saxons, et il ne manque pas de noblesse. Nous avons admiré les belles salles du Sénat et de la Chambre des Communes, et surtout la magnifique et riche bibliothèque, qui fut heureusement épargnée par le feu, et dont l'érudit directeur a conservé un souvenir enthousiaste de Lausanne et de notre lac.

De notre côté, nous gardons aussi un charmant souvenir d'Ottawa et de l'hospitalité que nous avons eu l'honneur d'y recevoir, en compagnie de M. le consul-général Huebscher, au cours d'un lunch qui fut offert à notre délégation au château Laurier par l'Honorable Fielding, ministre des finances, remplaçant le premier ministre retenu à Londres par la Conférence de l'Empire, et l'Honorable Robb, ministre de l'immigration, accompagnés de plusieurs hauts fonctionnaires.

* * *

Capitale politique, un peu artificielle, du Canada, Ottawa, avec ses 125.000 habitants, n'est même pas la ville la plus importante de l'Ontario. Toronto, qui a près de 600.000 habitants, la dépasse de beaucoup à divers égards. Capitale de la province d'Ontario, c'est, de toutes les cités canadiennes, celle qui ressemble le plus à une ville américaine, avec ses rues interminables coupées à angles droits, ses immenses «buildings» à 14 ou 16 étages, son trafic trépidant, et son intense activité commerciale et industrielle. Mais c'est cependant, au point de vue intellectuel et religieux, la ville la plus anglaise du Canada, le véritable foyer moral du Canada britannique, et l'on dit volontiers que les gens de Toronto sont plus anglais que les Londoniens.

Magnifiquement situé au bord du lac Ontario, doté d'un port très vaste et

dont les installations ont coûté 25 millions de dollars, Toronto est un grand centre de production, de distribution et d'échange. Il se partage avec Montréal le marché financier du Dominion, et c'est le quartier général des grandes banques, des grands bazars et de ces compagnies d'assurances qui envoient des légions d'agents dans tout le Canada. Les magasins Eaton, par exemple, sont plus grands que le Louvre et le Printemps réunis, et, avec leur maison de Winnipeg, que nous avons visitée en détail et qui est une merveille d'organisation commerciale, ils occupent 20.000 employés.

Il faut bien citer des chiffres si l'on veut donner une idée de la rapidité avec laquelle se développent ces grandes villes canadiennes. Toronto, qui avait 45.000 habitants en 1861 et 87.000 en 1881, en comptait déjà 208.000 en 1901, et elle en avait près de 600.000 vingt ans après. Quant à sa production industrielle, les statistiques l'évaluent à environ 590 millions de dollars par an. On dit aussi que sa population jouit généralement d'une grande aisance, dont témoignent les quartiers élégants qui s'étendent à perte de vue dans sa verdoyante banlieue et où abondent villas cossues et confortables cottages.

Malgré sa croissance si rapide, Toronto s'orne déjà de beaux édifices publics : un luxueux palais du Parlement pro-

vincial, une belle cathédrale protestante, un hôtel-de-ville monumental, dont le haut beffroi rappelle ceux de la Flandre, de nombreux collèges. C'est un architecte neuchâtelois, M. Jules-E. Wegman, qui a dessiné les plans de plusieurs de ces bâtiments, notamment ceux du Royal Ontario Museum, des Laboratoires de physique et de l'Aula de l'Université, ainsi que l'imposant bâtiment du Canadien Pacifique qui élève ses seize étages au centre du quartier des affaires, et nous pouvons affirmer que tous ces édifices font grand honneur au talent de notre compatriote.

Toronto est fier aussi de son Université, qui englobe tout un ensemble de facultés, de collèges et d'écoles formant un véritable quartier, et qui est fréquentée par environ 6000 étudiants et étudiantes. On se fait une idée du tribut que le Canada a payé à la grande guerre lorsqu'on sait que 560 étudiants de l'Université de Toronto sont tombés au champ d'honneur.

Enfin, la capitale de l'Ontario est célèbre dans tout le Nouveau Monde en raison de la grande exposition qui s'y tient chaque année et qui atteste brillamment l'esprit d'initiative qui règne dans cette ville aux vastes et légitimes ambitions.

Admirablement située au bord du lac, dans un immense parc de 107 hectares, l'Exposition de Toronto est à la fois une

grande manifestation nationale, où le Canada établit chaque année le bilan de ses progrès matériels et intellectuels, et une exposition internationale à laquelle participent de nombreux pays étrangers.

Ouverte pendant deux semaines au début de chaque automne, elle attire un nombre toujours croissant de visiteurs (un million et demi cette année) et son succès, aidé par de multiples attractions sportives et musicales, par de fastueux *pageants* où évoluent 1200 à 1500 acteurs et figurants, prend des proportions vraiment gigantesques. L'Exposition compte aujourd'hui 80 palais permanents, auxquels s'ajoutent plus de 300 bâtiments temporaires, et elle a tout le caractère d'une Exposition universelle qui se tiendrait chaque année au même endroit. C'est l'image même de ce pays à la croissance si rapide et aux ressources infinies.

La Suisse y participera quand elle voudra, et son abstention serait une faute. Nos compatriotes de Toronto, de concert avec notre consulat général, ont déjà préparé un projet de participation, qui est vu de fort bon œil par le Comité de direction. Dans l'intérêt de nos industries d'exportation, nous souhaitons vivement que ce projet réussisse pour l'an prochain.

La Grande Prairie.

Lorsque, venant de l'Ontario, on s'approche de Winnipeg et de la région centrale du Canada, l'aspect du paysage change peu à peu. Les forêts deviennent de plus en plus rares, les lieux habités s'espacent toujours davantage, et l'on roule bientôt à toute vitesse à travers l'immense Prairie canadienne, dont seuls peuvent se faire une idée ceux qui connaissent la steppe russe ou la pushta hongroise.

Ce pays est le grenier de l'Empire britannique, et nous ne serions pas surpris qu'il devînt un jour le grenier du monde. Vous pouvez le parcourir pendant plusieurs journées et jamais vous ne cesserez de voir des champs de blé s'étendant à perte de vue et des pâturages où broutent des troupeaux en liberté. C'est la plaine illimitée, sans une montagne et sans un arbre.

S'étalant à l'est des Cordillières, la Prairie canadienne est formée de trois steppes qui s'étagent en trois vastes terrasses orientées vers les Montagnes Rocheuses, et dont la plus élevée est située, par endroits, à mille mètres au-desssus de la mer. Mais, à part quelques collines dénudées et les dépressions où coulent des rivières, la Prairie n'est en somme qu'une immense plaine divisée en trois provinces : le Manitoba (capi-

tale Winnipeg), la Saskatchewan (capitale Regina) et l'Alberta (capitale Edmonton). Tandis que le Manitoba et surtout la Saskatchewan sont absolument plats, l'Alberta a un caractère un peu différent : c'est ici la *rolling prairie,* formée d'une succession de grandes vagues de terre qui ondulent comme une houle puissante et soudain figée. Ce qui distingue encore l'Alberta de ses deux provinces sœurs, c'est qu'on y pratique avec succès la culture mixte, tandis qu'ailleurs il faut s'en tenir à la culture exclusive des céréales. C'est aussi une des raisons pour lesquelles nos colons suisses s'établissent de préférence dans l'Alberta.

* * *

Lorsque nous avons parcouru cet immense pays — et nous y avons mis plusieurs jours, en train et en automobile —, on achevait les travaux de la moisson. Nous nous souviendrons toujours de la randonnée en automobile que nous avons faite d'Edmonton à Calgary: 500 kilomètres en ligne droite. Pendant des heures et des heures, sur de petits chemins qui sont plutôt des pistes, nous avons avancé à travers l'étendue infinie des champs de blé et d'avoine, les uns déjà coupés et parsemés de javelles et de meules, les autres frémissant encore sous le souffle incessant du vent sec et vif de la steppe. De temps à autre, bien rarement, nous croisions un fermier

pilotant sa Ford — car l'automobile est indispensable aux agriculteurs de la Prairie — ou des gamins se rendant à cheval à leur petite école de bois. Ou bien encore, notre voiture effrayait des écureils de terre, des gelinottes, des troupes de canards sauvages : singulière tentation pour ceux d'entre nous qui avaient des instincts de chasseurs.

Rien ne troublait la sérénité un peu triste de l'immense campagne, si ce n'est, par endroits, le moteur de la batteuse.

Presque tout le travail se fait naturellement à la machine. Le blé est coupé et lié en gerbes par de grandes moissonneuses attelées de quatre vigoureux percherons, et les gerbes passent ensuite directement dans la batteuse, qui nettoye le grain, le pèse, en enregistre les quantités et le fait couler par des tubes dans des greniers transportables ou dans des camions-réservoirs. La batteuse crache aussi par un tuyau incliné la paille hachée, qui s'amasse en tas énormes et qui est ensuite brûlée. En peu de jours, tout le blé d'une exploitation est entassé dans les « élévateurs » locaux, qui dressent aux abords de chaque gare leur haute silhouette de bois brun ou blanc et d'où il est chargé dans des trains spéciaux.

Quand nous aurons dit que, cette année, la récolte est estimée à plus de 25 millions de tonnes (froment, orge et

avoine), on comprendra que le transport et la vente d'une aussi prodigieuse quantité de grain constituent un problème singulièrement difficile. Pendant deux ou trois mois, c'est un véritable fleuve de blé qui déverse ses flots dorés à travers le Canada.

Pour résoudre ce problème, les autorités, les grandes compagnies de transport et les syndicats agricoles ont combiné tout un système d'achat, d'entrepôt, d'inspection et de transport qui est une merveille d'ingéniosité. C'est pour faciliter la vente des céréales et les mettre à l'abri de la spéculation, que l'on a construit notamment ces immenses *elevators,* greniers géants qui, un peu partout, dressent leurs façades massives et leurs formidables colonnes de béton, édifices qui ne sont pas dénués d'une majesté un peu brutale et qui font penser à je ne sais quels temples assyriens surgis dans la prairie canadienne.

Près de Winnipeg, nous avons vu fonctionner un élévateur du Canadien Pacifique qui a une capacité de 27.000 tonnes de grains, avec des installations qui permettent de décharger à la fois 80 vagons. Mais les plus vastes élévateurs se trouvent dans les deux *Twin Cities,* les villes jumelles de Port Arthur et Fort William, situées à la tête de la navigation du Lac Supérieur. Il y a là dix-sept greniers gigantesques, dont la capacité totale dépasse 1.213.000 tonnes

de céréales. A Winnipeg même, la Compagnie du Canadien Pacifique, afin de pouvoir maîtriser le trafic des trains de blé qui affluent vers la fin de l'été à raison d'un vagon à la minute, a dû construire deux gares d'évitement, dont l'une a 176 kilomètres et l'autre 294 kilomètres de longueur de rails, avec 70 voies ferrées. Dans une seule de ces gares, on trie en moyenne 5500 vagons par jour. Nous en avons tant rencontré, pendant notre voyage, de ces interminables convois de céréales, que nous finissions par ne plus même les remarquer.

* * *

Ici comme dans d'autres domaines, le Canada a foi dans la grandeur de ses destinées futures. « Songez, nous disait un agronome de Winnipeg, que nos trois provinces productives de céréales ont une superficie triple de celle de l'Allemagne d'avant guerre et qu'elles ne forment en somme qu'un immense champ de blé, dont la largeur est inconnue et dont la longueur est celle qui sépare Paris de Pétrograd. Il y a dans tout l'Ouest canadien 189 millions d'hectares de terres arables, dont 9 millions seulement sont cultivés, et chaque hectare produit en moyenne 19 hectolitres de blé. Qu'on peuple seulement ce pays encore presque désert, et nous deviendrons un des greniers du monde. »

Y a-t-il quelque exagération dans ces prévisions optimistes ? Je ne sais. Le fait est que les trois provinces de la Prairie s'organisent pour de grandes possibilités d'avenir et dépensent sans compter pour leurs Parlements, leurs Universités, leurs Ecoles d'agriculture, leurs travaux publics. Elles sont aidées du reste par la politique intelligente du gouvernement fédéral et du Canadien Pacifique. Ce dernier, par exemple, a dépensé des sommes énormes pour irriguer le sud de l'Alberta et a construit à Bassano un immense bassin d'accumulation dont l'eau, grâce à un vaste système de canaux et de fossés, fertilise plus de 960 kilomètres carrés de terres devenues cultivables.

De Regina à Stettler.

Avec les fermiers suisses.

Lorsqu'on parcourt la Prairie canadienne, il ne faut pas s'attarder dans les villes : l'intérêt est ailleurs. Nous avons bien vu les capitales des trois provinces: Winnipeg, le vrai centre de tout l'Ouest, grande et active ville de 280.000 habitants, vers laquelle convergent vingt-cinq lignes de chemin de fer, dont nous avons visité le somptueux palais du Parlement et l'Ecole d'agriculture admirablement aménagée et dont la Bourse

des Grains est en voie de supplanter celle de Chicago ; Regina, la capitale en pleine croissance de la Saskatchewan ; Edmonton, qui, il y a cinquante ans encore, n'était qu'un modeste poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson et qui a maintenant 60.000 habitants, avec une vaste Université et un imposant Parlement. Mais, plus ou moins grandes, toutes ces villes de l'Ouest se ressemblent fort et se ressentent de la crise de croissance qu'elles traversent. A cet égard, Saskatoon, qui comptait 113 âmes en 1901 et qui en a aujourd'hui 25.000, nous a paru être le type de la ville improvisée et hétéroclite, bizarre assemblage de masures de bois et de façades ultra-modernes.

Mais nous avions hâte de rencontrer les colons suisses qui se sont établis dans la région et qui avaient été avisés de notre arrivée par M. Huebscher, notre consul-général à Montréal. Nous relaterons deux de ces visites, celles qui nous ont paru le plus instructives.

Près de Regina, nous avons été fort cordialement reçus par un Bernois qui se livre à la culture en grand du blé. Comme toutes les grandes fermes de l'Ouest, le *barn* de M. E. se compose de plusieurs bâtiments : une maison d'habitation sur le toit de laquelle on avait arboré en notre honneur un drapeau suisse et où l'on trouve naturellement téléphone, phonographe et radio, un

atelier de réparations, une écurie qui abrite deux vaches et dix chevaux, une grange, un puits avec pompe à moteur, et une remise pour les machines agricoles. On nous en explique le fonctionnement : voici la grande charrue à disques traînée par un tracteur, la semeuse large de quatre mètres et ses 24 distributeurs, la grande herse à laquelle il faut atteler six chevaux, et nous irons tout-à-l'heure, en automobile, voir fonctionner la batteuse en pleins champs.

En raison de la cherté de la main-d'œuvre, on se sert le plus possible du travail mécanique. Les ouvriers agricoles, engagés au printemps et congédiés en automne, reçoivent en moyenne 50 dollars par mois, nourris et logés. On pratique ici le système de l'assolement triennal. Notre hôte exploite avec beaucoup de compétence une grande « section » de 250 hectares, dont chaque tiers est consacré successivement à la culture du blé, puis à celle du foin, et repose ensuite en jachère pendant la troisième année.

Tout vaillant qu'il soit, M. E. ne nous cache pas que la vie n'est pas toujours gaie pour le producteur du blé. Les hivers sont longs, et en été, il faut employer la moindre minute, peiner de l'aube à la nuit, et cela pour un gain parfois aléatoire. Car tout se concentre sur la culture du blé, et les risques sont grands. Il suffit d'une mauvaise récolte

ou de la mévente pour compromettre le résultat de plusieurs années de labeur. « Je ne voudrais pas conseiller aux jeunes agriculteurs de se lancer dès le début dans la culture exclusive et en grand des céréales ; il vaut mieux commencer modestement et pratiquer la culture mixte plutôt que de mettre tous ses œufs dans le même panier. »

* * *

C'est exactement l'impression que nous avons recueillie de notre visite aux fermiers suisses établis aux environs de Stettler.

Stettler est une prospère petite ville de 1800 habitants, située au centre de l'Alberta, à mi-chemin entre Edmonton et Calgary. On y voit de pimpantes maisons de bois au péristyle fleuri, un restaurant tenu par des Chinois souriants, un bâtiment permanent pour les expositions agricoles et même un club de golf. La ville a reçu son nom d'après le Bernois Karl Stettler, d'Eggiwil, qui, en 1903, se rendit avec quatre compagnons dans cette région alors déserte pour y tenter sa chance. Les deux chars qui les avaient amenés furent leur premier abri. Puis ils se firent une cahute avec des mottes de gazon, qui sert aujourd'hui de poulailler. On peut voir à côté la cabane de bois qui lui succéda et la maison qui fut construite quelques an-

nées plus tard, lorsque vint le chemin de fer.

Les débuts furent extrêmement pénibles, et l'un des courageux pionniers y perdit même la raison. Mais, au bout de quelques années, chacun de nos compatriotes était propriétaire d'un « homestead » de 69 hectares où levaient de belles récoltes. D'autres colons suisses, attirés par leur succès, se joignirent bientôt à eux, et plusieurs sont aujourd'hui des fermiers aisés et respectés. Karl Stettler, qui n'est plus de ce monde, paraît avoir été un homme particulièrement entreprenant. C'est lui qui a construit l'hôtel où nous avons logé, et il avait aussi fondé, au bord du Lac Buffalo, une station d'été qu'il a baptisée « New Switzerland ».

Nous avons vu trois de ces fermiers suisses, un Glaronnais, un Bernois et un Saint-Gallois, et nous les avons fait causer. Un d'entre eux, le dernier compagnon survivant de Stettler, — belle tête énergique, teint hâlé et regard si jeune encore sous sa couronne de cheveux blancs — nous a fait part de ses expériences de vétéran de la Prairie. « Il n'y a rien à faire ici pour ceux qui ne sont pas résolus à travailler dur. (C'est du reste le refrain que nous entendrons répéter partout.) Les premiers temps, nous passions six mois sur notre terre et, le reste de l'année, nous nous engagions comme valets de ferme

ou bûcherons pour gagner de quoi payer la rente de notre lot. Les premières années — deux, trois ou quatre, suivant la chance qu'on a — sont des années de luttes et d'épreuves. Malheur alors à ceux qui ne sont pas endurants et persévérants. Mais ensuite, quelle joie de voir ses efforts récompensés ! Le fermier canadien est roi sur sa terre, et il ne doit de comptes à personne. Le gouvernement nous a toujours témoigné de la bienveillance, et, sur une vingtaine d'années, je ne m'en rappelle que deux ou trois de vraiment mauvaises, et beaucoup par contre qui furent très bonnes.

— Y a-t-il ici des chances d'avenir pour de jeunes émigrants suisses ?

— Oui, spécialement pour ceux qui savent soigner le bétail ou faire le fromage. Mais dites-leur bien que tout dépendra de leur acharnement au travail. Rien à faire ici pour les jeunes gens qui ne pensent qu'à s'amuser ! »

Notre interlocuteur nous quitte sur ces mots et saute allègrement dans sa Ford pour aller surveiller le battage de son blé.

Un de ses compagnons, M. Sch., nous emmène alors dans sa ferme, dont nous admirons la grange au toit voûté, vaste comme une église, l'atelier avec moteur électrique, le beau jardin potager, la remise pleine de machines aratoires, les vastes champs bien cultivés. Et dire

qu'il y a vingt ans, il n'y avait ici qu'une friche déserte !

M. Sch., dont tout l'aspect trahit aussi un long passé de labeur obstiné, est très satisfait de son sort. Il vante également les avantages de la culture mixte : blé et fourrage, légumes et pommes de terre réussissent fort bien dans cette terre noire et grasse. Décidément, le centre et le nord de l'Alberta paraissent convenir particulièrement à nos émigrants ; moins qu'ailleurs, ils se sentent dépaysés dans ce pays dont le climat et le genre de culture rappellent ceux de notre Jura ou de notre Plateau. Sans doute, l'hiver est long et rigoureux ; mais il est salubre, et chaudement vêtu, l'on se fait à ce froid sec et vif, qui fouette le sang et qui est accompagné presque toujours d'un beau soleil.

« Dans ce pays, nous dit un autre de nos compatriotes, dont le visage respire la santé et la bonne humeur, on a toujours faim et toujours de quoi manger ! » On y produit en effet, et à profusion, tout ce qui est nécessaire à la vie, et le charbon, le bois, la force hydraulique s'y trouvent en abondance. On nous a même affirmé que plus on avance vers le nord, plus la qualité du blé s'améliore. Jusqu'au 60° de latitude nord, il y a maintenant des champs qui donnent des récoltes magnifiques, car, après le long repos de l'hiver qui, pendant six mois ou sept mois, recouvre la

terre d'une épaisse couche de neige, les plantes poussent avec une vigueur extraordinaire dès le début de l'été, grâce à la longue durée et à l'intensité de l'insolation septentrionale.

Les Montagnes Rocheuses.

Calgary, jolie ville commerçante et industrielle de 80.000 habitants, dont la situation rappelle celle de La Chaux-de-Fonds, est la dernière station importante avant la traversée des Montagnes Rocheuses, qui dressent leur muraille formidable entre l'Alberta et la Colombie britannique. Le transcontinental du Canadien Pacifique gravit rapidement des collines verdoyantes parsemées de ranches où paissent des troupeaux de bœufs et de chevaux et, au bout de cent kilomètres, à 1300 mètres d'altitude, il s'engage dans les *Rockies* par un étroit défilé. Le contraste avec le paysage de la Prairie est saisissant.

Les Montagnes Rocheuses nous ont fait une impression profonde. Nous les avons vues à deux reprises et sous divers aspects : à l'aller par un brouillard qui se déchirait par instants, laissant apparaître dans de brèves éclaircies des pics déchiquetés aux découpures étranges, des glaciers, des sommets neigeux, de gigantesques parois de rochers pres-

que verticales ; au retour par contre, nous les avons admirées par une magnifique journée d'automne dont la lumière limpide avivait encore les teintes chaudes des arbres et le scintillement des sommets, tandis que, plus tard, le clair de lune donnait quelque chose d'irréel aux altières montagnes blanches, qui se dressaient vers le ciel comme des apparitions fantastiques.

* * *

« 50 Switzerland in one », disent les guides canadiens en parlant des Montagnes Rocheuses, et ils attribuent cette formule à Ed. Whymper.

Entendons-nous ! C'est à peine exagéré si l'on se borne à comparer la seule *dimension* des Alpes suisses et des Cordillières canadiennes, puisque celles-ci couvrent une superficie trente-huit fois supérieure à celle de notre pays. Mais si l'on entend par là que les Montagnes Rocheuses valent 50 fois la Suisse, nous ne sommes plus d'accord. Nos Alpes et les Montagnes Rocheuses sont également belles : elle ne sont point comparables. Et ce qu'on peut affirmer hardiment, c'est que, sur un espace beaucoup plus restreint, la Suisse offre une plus grande variété de beautés naturelles aisément accessibles aux touristes.

Ceci dit, il faut reconnaître que les Montagnes Rocheuses donnent une impression de grandeur écrasante que l'on ne ressent pas à ce degré en Suisse, et

nos amis canadiens pourraient bien avoir raison lorsqu'ils disent qu'il n'y a pas au monde une ligne de chemin de fer à voie normale d'où l'on puisse, sur un aussi long trajet, admirer une telle profusion de hautes montagnes. Songez que, de Cochrane à Mission, le train met 24 heures pour franchir les Montagnes Rocheuses et la chaîne parallèle des Selkirks. Pendant ces 24 heures, le voyageur ne quitte pas son vagon d'observation et voit se succéder sans interruption pics neigeux, arêtes dentelées, précipices vertigineux, profondes vallées, torrents écumants encombrés de rocs énormes et de pins abattus.

Ce qui ajoute encore à l'âpreté sauvage du tableau, ce sont les forêts incendiées, ce fléau du Canada qui cause de si graves soucis aux autorités. Les incendies de forêts, dus la plupart à la négligence des touristes qui font du *camping* ou à celle des colons qui brûlent des broussailles ou se servent de ce moyen expéditif pour défricher (pour «clairer» comme disent les Canadiens français), causent dans tout le pays des pertes que l'on évalue à 70 millions de francs par an en moyenne, et ce chiffre ne paraît pas exagéré quand on sait que, d'après l'Association forestière canadienne, l'industrie du bois rapporte au pays un revenu de deux milliards et demi de francs. Aussi les autorités fédérales et provinciales, de concert avec les Compagnies de chemin de fer et les fores-

tiers, ont-elles organisé un service spécial de surveillance et d'extinction (on se sert même des avions) qui commence à donner de bons résultats. C'est néanmoins un spectacle encore trop fréquent au Canada, — spécialement dans la région montagneuse, — que celui de ces forêts incendiées, véritables cimetières d'arbres aux fûts noircis, aux souches charbonneuses. Des montagnes entières sont couvertes des squelettes de grands sapins à moitié consumés, maigres et longs poteaux au pied desquels le jeune bois repousse ; et cela compose par endroits un paysage funèbre dont la désolation rappelle celle des régions dévastées.

* * *

Notre première halte fut à Banff, grande station d'été située dans l'immense « Parc national des Montagnes Rocheuses ». Il y a un grand nombre de réserves naturelles au Canada, mais celle-ci est une des plus vastes (3800 milles carrés) et la plus remarquable par la grandeur et la variété du paysage. Il est naturellement interdit d'y chasser et d'y défricher la forêt vierge. Rien ne gâte ce morceau intact de nature, tout y est consacré au repos et au plaisir des yeux.

Ce qui fait encore de Banff une villégiature idéale, c'est le luxueux hôtel construit par le Canadien Pacifique sur une hauteur d'où l'on découvre un pa-

norama magnifique. Etrange demeure que cet hôtel qui a l'apparence d'un immense château féodal, mais où des soubrettes portant de grosses lunettes d'écaille vous servent des pamplemousses glacées, pendant que glissent des Chinois silencieux et que des girls aux cheveux courts jouent des airs havanais et de ces valses viennoises d'une tristesse affreuse... On trouve ici tous les raffinements de confort exigés des touristes américains qui y affluent en été et, comme il y a tout près d'abondantes sources d'eau chaude sulfureuse, on peut, par n'importe quel temps, se baigner dans une vaste piscine de marbre blanc, ornée de fleurs et de plantes vertes. Les chasseurs sont aussi servis à souhait et peuvent aller, dans les vallées voisines, guetter l'ours brun ou gris, le chevreuil, le bouquetin ou le carigou. Avec de la chance, on peut aussi rencontrer des pumas, ces petits lions des montagnes américaines, ou ces élans du Canada qu'on appelle des orignaux (*moose*) et qui sont bien les plus nobles animaux qu'il soit possible de voir.

Nous nous arrêtâmes aussi à Lake Louise, délicieux lac de montagne qu'on ne peut comparer qu'à une prodigieuse émeraude, et au bord duquel le Canadien Pacifique exploite un autre hôtel où le luxe le plus raffiné s'allie à un goût très sûr. Nous avons eu le plaisir d'y rencontrer des guides suisses qui y passent l'été.

Le C. P. R. a en effet fait venir quelques guides bernois qui — nous avons pu le constater — sont très aimés et appréciés ici et qui ont accompli un grand nombre de premières ascensions. C'est ainsi que le Mont Assiniboine, appelé le « Cervin du Nouveau-Monde », a été gravi pour la première fois par les guides Haesler et Bohren en 1901. La même année, les guides J. Bossoney et C. Klucker réussissaient la première du Mont Cathedral, magnifique montagne dont la cime aérienne et légère ressemble à une gigantesque flèche gothique. Le majestueux Mont Sir Douglas a été conquis en 1919 par Edouard Feuz. D'autres guides suisses — Peter Sarbach, C., et H. Kaufmann, Rud. Aemmer — ont aussi eu la joie d'être les premiers être humains à poser le pied sur des sommets inviolés, et deux de nos compatriotes ont donné leur nom à des pics canadiens : le Mont Feuz et le Mont Haesler. En outre, le Swiss Peak a été baptisé ainsi en souvenir de M. Carl Sulzer, qui en fit la première ascension en 1890, et un autre géant des Montagnes Rocheuses, le Mont Sir Donald, a été gravi pour la première fois par MM. Huber et Sulzer, du C. A. S. Ajoutons que les guides suisses paraissent fort heureux de leur sort. Nous devions apercevoir ensuite, en passant à Golden, le village « Edelweiss » qui a été construit à leur intention par le Canadien Paci-

fique et où chaque chef de famille a son chalet oberlandais.

Cet amour commun de la montagne est un des nombreux liens qui devraient unir Suisses et Canadiens.

Vers le Pacifique.

A peu de distance de Lake Louise, nous atteignons le « Great Divide ». C'est le point le plus élevé de la ligne du Canadien Pacifique (1750 mètres), et l'on pourrait aussi l'appeler le « Milieu du Nouveau-Monde », puisque les eaux du continent s'y partagent : un ruisseau descend vers la Baie d'Hudson et l'Atlantique, tandis qu'un autre court vers l'ouest et vers le Pacifique. Mais le paysage est très différent de cet agreste « Milieu du Monde » vaudois, que notre ami Pierre Deslandes a fait aimer de tous les lecteurs de la *Gazette*. Nous sommes ici dans une des parties les plus grandiosement sauvages des Montagnes Rocheuses et, pendant plusieurs heures encore, nous verrons se succéder les glaciers, les sommets et les précipices.

Le « Great Divide » marque également la frontière entre l'Alberta et la Colombie britannique, une des plus belles et des plus riches provinces du Canada, dont la brève histoire mérite d'être connue. La Colombie britannique fut d'abord une concession de la Compagnie

de la Baie d'Hudson, qui acquit de l'Angleterre le privilège de l'exploiter et de la coloniser ; elle devint ensuite colonie de la Couronne britannique et, en 1871 seulement, elle se rattacha à la Confédération canadienne, à la suite de la promesse du gouvernement fédéral, de construire une grande ligne transcontinentale jusqu'au Pacifique. Tout le monde est d'accord sur ce point : Sans le Canadien Pacifique, la Colombie britannique, isolée du reste du Canada par quatre chaînes de montagnes qui semblaient infranchissables, aurait été perdue pour le Canada et pour l'Empire britannique.

A partir du « Great Divide » le chemin de fer descend rapidement à travers deux longs tunnels en spirale, qui rappellent les travaux d'art du Saint-Gothard et qui n'ont été construits qu'en 1909. Jusqu'alors, les trains dégringolaient une pente de 45 pour mille. On aperçoit encore l'ancienne ligne, avec ses curieuses voies de garage montantes, destinées à éviter les accidents. Pour le cas en effet où un train aurait rompu ses freins et se serait emballé, des gardes qui veillaient jour et nuit l'auraient aiguillé sur la première voie de garage, dont la rampe brisait son élan. Grâce aux tunnels hélicoïdaux, la pente n'est plus que de 22 pour mille, et les voyageurs ne s'en plaignent pas !

* * *

Le train longe ensuite la Columbia, qu'il va traverser plus loin à Revelstoke, et il franchit la chaîne des Selkirks à travers le tunnel Connaught, long de six kilomètres et demi. Nous sommes maintenant en pleine Colombie britannique. C'est toujours la même profusion de sommets étincelants, couronnant les pentes sombres des monts couverts de sapins où les bouleaux font de claires taches d'or. Mais, dès Sicamous, le paysage change peu à peu d'aspect. Le train s'engage dans le Canyon de la Thompson, une des choses les plus impressionnantes que nous ayons vues au cours de ce long voyage.

Figurez-vous des montagnes absolument arides et nues, dont les parois ont l'air d'une matière en fusion qui vient de se figer. Il n'y a pas trace d'humus sur ces falaises sablonneuses où poussent seulement quelques rares pins rabougris ou de maigres touffes de saxifrages, et qui, complètement érodées par le travail des eaux, ont pris des formes étranges : dentelles de pierre, arêtes en lames de couteau, en dents de scie. On croit pénétrer dans un des cercles de l'Enfer de Dante, lorsqu'on voit ce paysage blafard d'une désolation tragique, animé seulement par le torrent verdâtre qui gronde au fond de la gorge étroite. Les seuls êtres humains qui vivent ici sont quelques Indiens occupés

aux travaux de la voie ferrée et dont on aperçoit parfois les misérables cabanes groupées en hameaux et les petits cimetières, si touchants avec leurs humbles croix de bois.

On s'imagine les difficultés qu'il a fallu surmonter pour construire un chemin de fer dans cette contrée déserte, où il n'y a que du roc et du sable et où les éboulements sont très fréquents. Mais ce qui est paradoxal, c'est qu'il s'y trouve deux lignes concurrentes et parallèles. Le Canadien Pacifique, qui fut le premier, a naturellement choisi sur tout le parcours le meilleur versant de la vallée, de sorte que la ligne rivale (le *Can. Northern* nationalisé) a dû se contenter du versant opposé et que tous les travaux d'art, ponts, remblais, tunnels, ont été exécutés à double. Le mystère s'éclaircit lorsqu'on nous dit que la politique s'en est mêlé...

* * *

Au Thompson Canyon succède le Canyon du Fraser, où ce fleuve, pendant près de 80 kilomètres, glisse avec une rapidité folle et sans aucun bruit, comme un monstrueux serpent silencieux et bondissant. Enfin, le fleuve s'apaise, la vallée s'élargit, et, une fois de plus, le décor se transforme.

Agassiz est déjà un village charmant, entouré d'arbres magnifiques et de grasses prairies où pâturent de belles vaches. Et c'est alors, jusqu'à Vancouver, le plus

séduisant paysage qu'on puisse imaginer. On se croirait en Touraine, à voir cette verdure abondante, ces larges rivières paresseuses, ces champs et ces vergers soigneusement cultivés. Après le tumulte sauvage des montagnes, on contemple presque avec soulagement ces horizons modérés, ce paysage tout de mesure et de grâce, ce ciel où l'on devine déjà la douceur du Pacifique.

Et enfin, voici Vancouver, avec son port magnifique entouré d'une harmonieuse ceinture de montagnes et de forêts, voici des jardins et des fleurs, voici le rayonnement bleu de la mer lumineuse, et les grands paquebots qui vont bientôt partir pour les îles mystérieuses.

Vancouver. — Au théâtre chinois.

Vancouver est un des plus beaux lieux du monde, et il faut voyager très loin pour trouver une ville aussi admirablement située et que la nature a aussi clairement destinée à un grand avenir. Tout ici paraît combiné pour la joie des yeux et pour l'agrément de la vie : un climat dont la douceur égale celle de la Côte d'Azur, un paysage dont la variété et la beauté sont un enchantement, des forêts et des campagnes qui ont le charme et la folle exubérance de la nature vierge. Ajoutez-y une configuration géographique peut-être unique au monde.

Il y a quarante ans, Vancouver (qu'on nommait alors Granville) n'était qu'un tout petit village. Sa fortune fut faite du moment où le Canadien Pacifique y établit en 1885 le terminus de son transcontinental; son essor fut dès lors prodigieux. En 1886, alors qu'elle avait 600 habitants, la ville entière fut détruite par un incendie ; mais, l'année suivante, sa population était montée déjà à 2000 habitants, et elle en comptait 6000 en 1888. Aujourd'hui, Vancouver est une vaste, active et élégante cité de 180.000 âmes, consciente, comme Montréal, comme Toronto et Winnipeg, des hautes destinées qui l'attendent.

Vancouver est, en Amérique du Nord, la grande porte qui s'ouvre vers l'Orient et les Indes, et l'achèvement du Canal de Panama ne peut qu'accroître encore ses possibilités d'avenir, car son port, grâce à ses avantages naturels, est supérieur à tous les ports américains de la côte du Pacifique.

Abrité déjà par la longue île de Vancouver qui lui sert d'immense digue naturelle, le port de Vancouver est formé de trois grandes rades, dont la plus vaste, le *Burrard Inlet* — dans lequel les navires pénètrent par un étroit goulet — a un ancrage de 40 milles carrés. Rien de plus gai que le spectacle de cette magnifique rade par une belle journée, lorsque s'y pressent les paquebots géants et la flotte des cargos et des voiliers et que tout chatoie et s'anime

sous le soleil et sur l'eau bleue. C'est d'ici que partent les luxueux vapeurs du Canadien Pacifique qui font le service du Japon et de la Chine, et il y a aussi des services réguliers avec l'Australie, la Nouvelle-Zélande et maint autre pays. Quelques chiffres suffisent à montrer les rapides progrès de ce port. De 1915 à 1922, le nombre des bateaux cinglant vers l'Océan a passé de 237 à 717, et le revenu du port a passé de 23.000 à 425.000 dollars.

La ville elle-même, fort bien bâtie sur une étroite presqu'île verdoyante, est très vivante et agréable, et il doit s'y trouver beaucoup de gens fortunés si l'on en juge d'après les belles villas, couvertes de fleurs et de plantes grimpantes, qui abondent dans sa banlieue. Est-ce l'influence du climat ? Les mœurs en tous cas n'ont plus la rudesse de l'Ouest. Visiblement, on sait ici jouir de la vie, la rendre plaisante et gaie. Les environs immédiats de Vancouver ont l'aspect d'une immense place de jeux. Ce ne sont partout que jardins remplis de fleurs, plages au sable fin, confortablement aménagées pour les baigneurs, criques ombragées où l'on peut se livrer aux joies de la pêche et du canotage, vastes pelouses où s'ébattent des athlètes, des joueurs de tennis, de cricket ou de golf. Heureux habitants de Vancouver !

Et ce n'est pas tout. Ils disposent encore, à proximité de leur ville, de ma-

gnifiques parcs. Le Stanley Park — le plus beau — est une forêt vierge dans laquelle on a percé de belles allées, et il est célèbre dans toute l'Amérique par ses cèdres et ses pins géants, dont plusieurs mesurent jusqu'à 80 mètres de hauteur et 15 mètres de circonférence. Comme le parc couvre la pointe extrême de la presqu'île, il est presque entièrement entouré par la mer dont les flots s'apaisent à ses pieds. Il est difficile d'imaginer spectacle plus féérique que la vue que l'on découvre de l'éperon rocheux qui termine cette forêt millénaire.

* * *

Bien qu'ayant un cachet britannique assez marqué, Vancouver est une ville cosmopolite, où vivent beaucoup de Japonais et de Chinois. Ces derniers y sont même si nombreux qu'ils ont leur propre journal et leur quartier, qui forme une ville à part avec ses restaurants, avec ses boutiques aux enseignes chinoises, — où l'on trouve des chinoiseries « *made in Germany* », de même que l'on vend à Niagara de la camelote allemande comme « souvenirs » des Chutes —, avec ses lieux de plaisirs ruisselants de lumière, et aussi avec son théâtre.

Nous y fûmes un soir, et nous ne l'avons pas regretté.

Une grande salle banale, remplie d'un public poli et silencieux — presque uni-

quement des hommes vêtus à l'européenne — et où tout l'intérêt se porte aussitôt vers la scène.

Tout s'y passe en famille. Les changements de décor se font à vue, et le metteur en scène puise simplement dans les accessoires entassés dans un coin de la scène, tandis que cinq musiciens accroupis font un tintamarre discordant et monotone, une unique phrase toujours semblable, dont le rythme varie seul suivant les épisodes du drame.

Le spectacle paraît être une sorte d'interminable tragédie historique ou d'opéra, avec des intermèdes comiques. Les acteurs et deux mignonnes actrices — délicates figurines de porcelaine fine — sont abondamment fardés et revêtus de costumes somptueux. D'une voix de fausset suraiguë, ils déclament une mélopée qui tantôt se ralentit, tantôt s'accélère, suivant des règles secrètes. Dans les intermèdes comiques par contre, d'autres acteurs jouent beaucoup plus librement, avec une verve surprenante, et en usant de leur voix naturelle.

Décontenancés d'abord par ces miaulements et ces glapissements qui font rire lourdement les Yankees venus ici pour s'ébaudir, nous sommes vite conquis par le charme étrange qui émane de cet art hiératique et nuancé, où tout semble réglé par des rites très anciens. Ce qui frappe surtout, c'est la sobriété, la subtilité, avec lesquelles, grâce à l'infinie délicatesse de leur mimique, grâce

surtout à leurs mains si fines et si expressives, les artistes chinois arrivent à exprimer les sentiments les plus divers. Un clin d'œil, un geste des doigts en disent plus ici que toute la gesticulation de nos acteurs modernes.

Et c'est ainsi qu'à la pointe extrême du Nouveau-Monde, la très vieille Asie donne une leçon de style à un pays très jeune, auquel il arrive d'en avoir besoin.

Dans les vergers de la Colombie.

La superficie de la Colombie britannique équivaut à trois fois celle des Iles britanniques et sa population n'atteint pas 700,000 âmes, avec une densité d'*une* personne par kilomètre carré. C'est dire qu'ici aussi il y a de la place en abondance pour les hommes entreprenants, travailleurs et munis de quelques capitaux. Sans doute les vastes régions montagneuses ou couvertes de forêts vierges ne se prêtent pas à la culture ; mais on estime qu'il y a environ 20 millions d'hectares de terres cultivables, dont une petite fraction seulement est livrée à l'agriculture.

Nous avions tenu à visiter la vallée de l'Okanagan, célèbre au loin par la beauté de ses fruits. On s'y rend de Sicamous, station de la ligne principale du Canadien Pacifique, par une ligne secondaire, qui nous a conduits jusqu'à

Vernon. De là nous avons pris place sur un vapeur du C. P. R., qui nous a débarqués à Kelowna, après une délicieuse excursion de six heures sur le lac d'Okanagan. C'était par une superbe journée d'automne, dont la lumière dorée ajoutait encore à la beauté d'un pays idyllique.

Située dans le *Dry Belt* de la Colombie britannique, entre les Monts Selkirk à l'est et les montagnes côtières à l'ouest, la vallée de l'Okanagan jouit d'un climat exceptionnel : c'est une des régions les plus ensoleillées de tout le Canada, et ce n'est pas peu dire.

Le paysage est charmant : de larges vallées au fond desquelles s'étalent des lacs limpides — accumulateurs naturels de la chaleur estivale —, des prairies fertiles et de hautes collines aux lignes pures et doucement arrondies, qui s'étagent en vastes terrasses et dont les coteaux baignés de soleil sont couverts de vergers.

On y cultive de tout : des légumes, — surtout des tomates, des oignons et un céleri renommé —, du tabac, des céréales et toutes sortes de fruits, pêches, abricots, poires, prunes et pommes ; mais, de plus en plus, c'est la culture des pommes qui prime tout, de ces belles pommes d'un rouge ardent et comme vernissées, qu'on vous offre partout au Canada, et jusqu'en Angleterre. Avouons cependant que les fruits que nous avons goûtés, pour splendides

qu'ils soient en apparence, n'ont pas une saveur aussi fine que les nôtres. Serait-ce que, pour les fruits comme pour les hommes, rien ne peut remplacer ce parfum, cet achèvement que donnent des siècles de civilisation ?

Cordialement reçus par les notables de Kelowna et de Vernon, venus à notre rencontre avec plusieurs automobiles, nous avons fait une longue randonnée à travers ce pays qui est un immense verger et qui donne une impression extraordinaire de fertilité, avec sa multitude d'arbres dont les branches ploient sous le poids des fruits. Mais qu'on n'aille pas s'imaginer des vergers à la façon des nôtres ! Ici les arbres s'étendent à perte de vue, en interminables rangées comme tirées au cordeau, et on les plante de façon que chaque pommier soit assez isolé pour ne point donner d'ombre à ses voisins. Le sol est soigneusement labouré et hersé, et il arrive souvent que des légumes ou des petits fruits soient cultivés entre les rangées d'arbres.

La douceur du *Dry Belt* a son revers: la sécheresse. Il ne pleut presque jamais pendant la belle saison, et les vergers doivent être arrosés. Aussi le gougernement provincial a établi un coûteux système d'irrigation, qui rappelle nos *bisses* valaisans. La canalisation principale, longue de 48 kilomètres, va chercher l'eau dans des lacs de montagne et la transporte à travers la vallée

sur le versant opposé. De là l'eau est distribuée aux fermiers grâce à un vaste réseau de canaux de dimensions diverses : tout est minutieusement réglé et contrôlé par des employés spéciaux reliés entre eux par le téléphone.

Nous visitons aussi plusieurs *packing plants,* maisons d'emballage et d'expédition. Toute la culture fruitière est ici une question de bonne organisation. Les propriétaires de vergers font tous partie d'une coopérative, qui vend sous une seule marque les produits de tous ses membres et qui leur répartit ensuite les bénéfices en proportion du nombre de caisses vendues de chaque qualité et espèce, et après déduction d'une commission de 10%. La coopérative exploite plusieurs *packing plants* où les pommes affluaient de tous côtés lors de notre passage. A l'aide d'un mécanisme ingénieux, les pommes, placées délicatement sur des courroies mobiles, sur de petits trottoirs roulants, sont soigneusement triées par dimensions et qualités. Tout est ingénieusement calculé pour éviter les chocs et pour économiser le travail et le temps. Les fruits sont ensuite enveloppés un à un dans du papier huilé, puis dans du papier de soie, emballés dans des caisses et expédiées dans des wagons spéciaux à double paroi, rafraîchis à la glace en été et tempérés en hiver.

Tous les ouvriers travaillent à la pièce et ignorent la journée de 8 heures. Nous

avons questionné une ouvrière particulièrement habile à envelopper les fruits et qui nous a déclaré gagner jusqu'à 8 dollars par jour : il est vrai qu'elle travaille 10 à 14 heures en temps de presse. Le district d'Okanagan expédie jusqu'à 5000 caisses par jour, et la Compagnie du Canadien Pacifique a chargé jusqu'à 127 wagons de fruits en une nuit. En 1921, les fruits vendus par les producteurs de la Vallée ont représenté une somme de 4 millions de dollars.

Au retour, nous traversons le Coldstream Ranch, immense domaine de plus de 6000 hectares créé par lord Aberdeen, et connu comme un modèle de bonne administration. Le domaine forme une commune à part, avec sa municipalité et son école, et il occupe environ 140 employés. Son habile régisseur nous parle de la Suisse, qu'il aime et connaît bien, et nous découvrons par hasard qu'il a des parents non loin de Lausanne.

L'île de Vancouver.

Ce fut la dernière étape de notre voyage vers l'Ouest, et peut-être la plus belle. L'Ile de Vancouver, dont Vancouver (1) nous avait déjà donné l'avant-

(1) *Vancouver*, la ville la plus importante de la Colombie britannique et son port principal, est située sur le continent, tandis que la capitale de la province, *Victoria*, se trouve sur l'*Ile de Vancouver*, distante du continent d'environ 80 kilomètres. Cette similitude de noms prête à de fréquentes confusions.

goût, est le jardin embaumé du Canada, son balcon fleuri, suspendu sur les eaux bienheureuses du Pacifique.

Nous nous y rendons sur un beau vapeur du Canadien Pacifique, la *Princesse Charlotte,* qui glisse rapidement sur la mer de nacre bleue. La navigation ne doit pas être toujours aisée lorsqu'on quitte la Baie de Georgia et que l'on s'engage dans le Canal de Juan de Fuca, à travers un chapelet d'îlots innombrables, entre lesquels le bateau a parfois tout juste la place de se faufiler. Mais le voyageur goûte seulement le charme d'un paysage magnifique, et cette grande douceur qui est partout répandue et qui vous pénètre délicieusement. On sent déjà, à travers la magie d'une lumière qui rappelle celle de la Grèce, la proximité du grand courant chaud du Japon, le Kouro-Sivo.

* * *

Après six heures de traversée, nous arrivons à Victoria, la capitale de la Colombie britannique, située à l'extrémité méridionale de l'île, et, à voir le somptueux palais du Parlement provincial, construit au bord de la mer dans un vaste parc, nous envions aussitôt les députés colombiens qui viennent y légiférer. Comment ne pas faire de bonne besogne dans un cadre si merveilleux ?

Victoria offre l'image, rare au Canada, d'une ville de luxe, soignée comme un immense parc et habitée surtout

par des rentiers, des officiers et des fonctionnaires en retraite, Anglais et Canadiens, épris de sports et de vie en plein air. Rien d'étonnant dès lors si la ville et les mœurs de ses habitants ont un caractère « insulaire » très prononcé. Imaginez une ville d'eau anglaise qui serait située au bord du Golfe de Naples ! Ce cachet à la fois britannique et méridional produit un mélange qui ne manque pas de saveur.

Qu'il doit faire bon vivre ici, sous ce climat qui, nous assure-t-on, n'est jamais trop chaud ni trop froid et sous lequel on a des fleurs et de la verdure d'un bout de l'année à l'autre ! Partout on voit des allées d'arbres magnifiques — pins et cèdres aux nobles ramures, chênes noueux et vénérables —, des jardins et des parcs aussi beaux que les plus beaux, des villas habillées de plantes grimpantes, des maisons qui respirent le bonheur, de vertes pelouses qui descendent doucement vers le rivage, tandis que le clapotis des vagues joue sur de petites plages où brille un sable d'argent fin. Et, à chaque instant, on a des échappées sur la mer étincelante, sur des îles verdoyantes et, dans le lointain, sur les Monts Olympiques, qui, sur la rive américaine, érigent leurs dômes majestueux couverts de neiges éternelles. Mais ce qui fait surtout le charme de l'île enchanteresse, c'est une profusion de fleurs. Les jardins, les cottages disparaissent sous les roses, qui fleurissent

jusqu'à Noël, et nous voyons des dahlias, des chrysanthèmes à foison. Au printemps, le spectacle doit être incomparable ; les prés sont couverts de narcisses, de jacinthes, et jusque dans le fond des bois, on trouve des lis, des violettes, du chèvre-feuille, mille fleurs dont les effluves embaument l'air.

Sait-on que celle île de Vancouver, qui s'allonge parallèlement à la côte canadienne, est aussi grande que le Danemark ? Une petite partie seulement en a été colonisée : la région sud-est. Tout le reste est encore un paradis sauvage.

L'île est trop accidentée pour convenir à la grande culture. On s'y livre surtout au commerce du bois et à la culture mixte : champs et bétail. Les fruits, surtout les cerises, les fraises, les framboises, y réussissent à merveille, et nous en avons vu de grandes plantations en parcourant la presqu'île de Saanich. C'est là aussi que nous avons visité une intéressante ferme expérimentale, où l'on nous a montré des pommes de terre monstres et de fort beaux fruits.

* * *

Mais nous conservons surtout le souvenir d'une randonnée en automobile, de près de 300 kilomètres, que nous fîmes le lendemain dans l'intérieur de l'île.

Lorsqu'on quitte Victoria et ses abords fleuris pour s'enfoncer dans l'intérieur,

le paysage change vite d'aspect. C'est bientôt l'immense forêt séculaire, à la haute futaie impénétrable. Nous allons rouler pendant des heures, et pendant des heures nous verrons toujours le même spectacle : deux colonnades d'arbres géants étroitement serrés, des pins Douglais surtout, hauts de 60 mètres et davantage, des hêtres aussi et quelques chênes, entre lesquels le soleil réussit à peine à lancer parfois ses flèches d'or.

Rien de plus majestueux que ces troncs immenses qui s'élancent vers le ciel d'un jet si noble et si droit. Rien de plus auguste que le silence de ces lieux solitaires, troublé bien rarement par le bondissement léger d'un chevreuil ou le vol d'une perdrix qui se laisse presque écraser par notre voiture. Une impression indéfinissable, où se mêle un peu du respect religieux, de la terreur sacrée que devaient y éprouver nos lointains ancêtres, nous étreint le cœur sous ces voûtes aussi hautes que la plus haute des cathédrales. On se sent vraiment écrasé par la puissance de création dont fait preuve ici la nature.

Nous sommes encore sous le charme lorsque nous arrivons à Alberni, petite ville située au bord d'un beau fiord où nous voyons sauter d'énormes saumons. Encore quelques heures d'auto, et nous voici à Cameron Lake, un lac délicieux perdu dans la montagne, au bord duquel nous passerons la nuit dans un chalet qui sert à la fois de gare et d'hô-

tel. Nous voudrions rester des jours au bord de ce lac que nous avons vu éclairé d'un tendre clair de lune, et dont le mystère, le silence magique nous attiraient comme une énigme. Heureux les Canadiens et les Américains qui viennent ici en été faire le camping ! Mais le temps presse, l'heure du départ a sonné.

Le lendemain, nous devions quitter déjà l'île merveilleuse. Embarqués à Nanaimo, nous étions quelques heures plus tard à Vancouver, d'où nous devions entreprendre le voyaye du retour.

Les gens.

Après avoir tenté de décrire les aspects principaux du pays, il nous reste à donner une idée du peuple qui l'habite.

N'est-ce pas bien présomptueux de la part d'un voyageur qui a vécu si peu de temps au Canada ? Essayons cependant. Nous avons rencontré, dans toutes les parties de l'immense Dominion, un grand nombre de Canadiens. Nous avons longuement interrogé quelques-uns de ceux qui connaissent le mieux leur pays ; et de nos observations et des leurs, nous croyons pouvoir dégager une psychologie — très sommaire — du peuple canadien.

Sans doute tous les Canadiens ne se ressemblent pas. Le fermier de l'Ouest se distingue par plusieurs traits de l'« habitant » franco-canadien de la province de Québec et un colon de l'Alberta est autre qu'un banquier de Toronto. Et pourtant, tous ces hommes ont quelques traits communs, grâce auxquels on sent qu'ils appartiennent bien à la même nation.

Ce qui, nous semble-t-il, fait le caractère particulier du peuple canadien, c'est un mélange assez curieux d'idéalisme, d'esprit démocratique et de réalisme pratique.

Idéalistes les Canadiens le sont demeurés grâce à leurs origines. Les premiers colons canadiens ne furent pas des conquérants ni des chercheurs d'or. Ils remontèrent le Saint-Laurent pour propager leur foi dans le Nouveau Monde et pour convertir les sauvages. Les loyalistes anglais qui défrichèrent ensuite l'Ontario firent preuve d'un égal renoncement pour rester fidèles à leur roi. Les Français vinrent au Canada poussés par un idéal religieux, et les Anglais s'y réfugièrent pour obéir à un idéal politique. Ce double idéal imprègne encore l'élite du Canada, et à travers les épreuves supportées en commun, il a donné à son peuple cette obstination, cette stabilité et cette confiance en soi, sans lesquelles une nation ne saurait se développer. En outre, les

luttes passées lui ont enseigné la vertu de la tolérance mutuelle, et les Canadiens ont réussi à régler le statut de leur vie publique dans une constitution où se trouve combiné ce qu'il y a de meilleur dans la Constitution britannique et dans celle des Etats-Unis, et qui, de plus, n'est pas un assemblage de formules desséchées, mais une chose vivante, se transformant graduellement au fur et à mesure des besoins nouveaux de la nation.

* * *

Cet idéalisme, les Canadiens le manifestent par la générosité — une générosité qui confine parfois à la prodigalité — avec laquelle ils soutiennent leurs institutions philanthropiques et leurs Universités. Ils le manifestent aussi par leur vie religieuse intense. Chaque dimanche, les églises de toutes les confessions — et elles sont innombrables — sont bondées de fidèles, et l'on y voit autant d'hommes que de femmes. Je ne sais s'il y a beaucoup d'incrédules au Canada ; mais ce qui est certain, c'est que tout le monde — ou presque — est pratiquant.

A Calgary, nous avons assisté à un déjeuner du *Rotary Club,* une grande association qui groupe dans toute l'Amérique des milliers d'adhérents, et au cours duquel un évêque anglican a fait un discours mi-religieux mi-patriotique,

acclamé par un auditoire composé uniquement d'hommes d'affaires. Dans la plupart des hôtels où nous avons logé, nous avons trouvé dans notre chambre des bibles déposées par l'« Association *chrétienne* des voyageurs de commerce ». Quant aux Canadiens français, leur piété est si connue qu'un cardinal italien a pu dire d'eux, en plaisantant, qu'ils étaient plus catholiques que le Pape.

Cela n'empêche pas les Canadiens d'avoir un sentiment très vif de la liberté. Bien que n'étant pas une république, le Canada est une des nations les plus démocratiques du monde. Il n'y a pas de « classes » dans ce pays où tout le monde travaille et où le succès dépend uniquement du mérite personnel. Le cabinet d'un ministre ou d'un directeur de grande banque est ouvert aux plus modestes citoyens. Il nous paraît aussi que l'argent joue au Canada un rôle moins prépondérant qu'aux Etats-Unis. Il y a des multi-millionnaires qui sont tenus à l'écart parce que leur fortune est d'une origine un peu douteuse, tandis que personne n'a jamais eu autant de prestige au Canada que sir Wilfred Laurier, qui est mort pauvre.

On peut dire que, dans ce pays neuf, tous les hommes qui ont joué ou jouent un rôle important dans la politique, la finance ou l'industrie sont des *self-made*

men, des hommes qui se sont faits eux-mêmes. Van Horne, Mackenzie, Laurier, Borden, Macdonald — pour ne parler que de ceux qui ne sont plus en vie — ont tous eu des débuts extrêmement modestes.

Il n'y a pas non plus de danger socialiste dans ce pays où l'on estime avant tout l'initiative et l'énergie individuelle et, où il y a des millions d'hectares à cultiver, dont le premier venu peut posséder une portion à condition de faire preuve d'intelligence et de courage. Ce n'est pas au Canada que l'on accablerait d'impôts ceux qui ont eu la sagesse d'épargner, afin de secourir ceux qui ont été paresseux ou imprévoyants. On fait beaucoup pour les enfants, qui peuvent tous entrer dans la vie avec des chances égales. Quant aux adultes valides, ils n'ont qu'à travailler... ou à décamper.

* * *

Si je cherche à définir d'un mot l'impression que me laisse ce peuple, je serais tenté de dire qu'il donne une impression de *virilité.* Et cela s'explique aisément si l'on songe que les Canadiens actuels sont pour la plupart les descendants de tous ces colons, ces trafiquants de fourrures, ces coureurs des bois dont la vie fut une lutte perpétuelle. D'autre part, les immigrants qui affluent chaque année sont presque tous

des hommes jeunes et les débuts étant également pénibles pour tous, une sélection rigoureuse a vite fait d'éliminer les incapables.

Cette solidité de la race est encore accrue par un climat vif et salubre et par la passion des sports et de la vie en plein air. Il semble ainsi que sous l'action combinée du climat, des habitudes communes, de l'éducation physique, se crée peu à peu un véritable type national : celui de l'homme énergique, aux larges épaules et au visage maigre, et il est curieux de voir comment, dès la première génération, les enfants d'immigrés s'y conforment rapidement. Un type essentiellement canadien est aussi celui du fermier de l'Ouest, du paysan moderne qui est aussi un commerçant et un industriel, qui possède une ou deux autos, qui a le téléphone, la T. S. F. dans son salon, et qui est abonné à d'énormes journaux faits pour lui.

Mais toute médaille a son revers : cette virilité implique une certaine rudesse. Ce n'est pas impunément que les femmes sont en minorité dans ce pays de jeunes hommes. Le Canadien est plus cordial que poli. Il considère volontiers comme un joug la politesse à laquelle nous sommes habitués et il la remplace par une brusquerie qui nous étonne un peu. Il ne se pique guère d'art et de littérature, et il préfère les athlètes aux esthètes. Le niveau intellectuel est

certainement inférieur à ce qu'il est chez nous, et une saine gaîté un peu enfantine lui tient lieu des raffinements de l'esprit.

N'oublions pas cependant que la Confédération canadienne n'a pas soixante ans d'existence. On peut faire confiance à ce peuple jeune et maître de lui, plein de santé et de vitalité, qui a foi dans son étoile et qui a déjà donné au monde de si belles preuves d'énergie.

Les Canadiens français.

Si des traits communs nous paraissent exister entre tous les Canadiens (voir plus haut page 70), il faut cependant consacrer une étude spéciale aux Canadiens français, qui, sous bien des rapports, se distinguent de leurs Confédérés de langue anglaise.

Et d'abord — il ne faut pas l'oublier — les Français sont les premiers occupants du Canada. Ce sont eux qui, dès les premières années du XVIIme siècle, ont apporté la civilisation et la foi chrétienne sur les rives du Saint-Laurent. Champlain est le véritable fondateur du Canada : en trente années d'activité incessante, il fonda une capitale et la fortifia, découvrit les immenses régions que baignent les Grands Lacs, installa des missions et développa les cultures. Les Français se révélèrent excellents coloni-

sateurs, et aujourd'hui encore on rencontre partout au Canada les traces de leur passage et de leurs efforts.

C'est une bien belle histoire que celle de la période héroïque de la colonisation française, l'époque de la belle aventure à travers bois en compagnie des Hurons alliés, des guerres avec les Iroquois, de la découverte du Mississipi et du Niagara, les fleuves immenses que l'on remontait en léger canot d'écorce de bouleau, les grandes randonnées vers l'Ouest et vers la Baie d'Hudson. C'est aussi le martyre des missionnaires qui s'enfonçaient dans la brousse et dans la forêt millénaire pour convertir les sauvages.

Un peu plus tard, sous Louis XIV, ce fut la période d'organisation. Le Roi-Soleil se prit d'un beau zèle pour la colonisation de la Nouvelle-France et il fut remarquablement secondé par Colbert et par le vice-roi de Frontenac. Malheureusement, le système féodal des seigneuries, qu'on avait introduit au Canada, ne paraît pas avoir été favorable à la colonisation et, d'autre part, Louis XV et ses ministres se désintéressèrent complètement de la Nouvelle-France. C'est ce qui explique la catastrophe qui se produisit en 1759: la capitulation de Québec après l'héroïque résistance de Montcalm et la conquête du pays par les Anglais. Pour défendre sa colonie, la France avait envoyé 300 re-

crues. Pour la prendre, l'Angleterre en expédia 9000, avec 47 vaisseaux. « C'est que, remarque un écrivain français, elle n'était pas gouvernée par une Pompadour, mais par William Pitt, qui eut le génie de découvrir la valeur du Canada. »

Depuis lors les Franco-canadiens n'ont jamais cessé d'être de loyaux sujets du roi d'Angleterre, car dès le début les gouverneurs anglais eurent la sagesse de leur accorder les plus larges garanties concernant leur langue, leur religion et leurs lois, et ce libéralisme fut toujours récompensé. Mais, de leur côté, les Canadiens français ne se sont pas laissé abattre par la défaite ; ils choisirent de demeurer Français, et toute leur histoire témoigne de leur immuable fidélité à leurs origines. Il y avait quelque chose de fort et d'invincible dans ce petit peuple de soldats-colons et de paysans défricheurs, grandi dans les épreuves et les luttes permanentes, et qui, pendant de longues années, a dû résister, durer, vaincre quotidiennement. Et d'abord assurer la perpétuité de la race.

C'est en construisant des berceaux que les Franco-canadiens ont pu réaliser le miracle de leur survivance. La fécondité des familles canadiennes est proverbiale, et l'on a pu dire, non sans raison, que le Français du Canada présente la natalité la plus forte du monde, tandis

que le Français de France présente la stérilité la plus forte du monde. Dans le Québec, les familles de 16 à 20 enfants ne sont pas rares, et la moyenne est de 10. Le recensement de 1911 a enregistré 4020 familles ayant au moins douze enfants et groupant 48.240 enfants vivants. Grâce à cette étonnante vitalité de la race, la population française du Canada double tous les vingt-cinq ans, et de 65.000 qu'ils étaient lors de la conquête anglaise, les Canadiens français ont passé à 1.112.000 en 1861 et à près de trois millions aujourd'hui, malgré un exode assez considérable aux Etats-Unis.

Ces traditions patriarcales se sont surtout conservées chez l'« habitant », ainsi qu'on nomme le paysan canadien dont Louis Hémon nous a tracé un si beau et si véridique portrait dans *Marie Chapdelaine*. L'habitant canadien est profonment attaché à son foyer, à son Eglise, et à sa terre ; il a le goût et l'orgueil rural de la terre, et sa vie se confine tout entière dans la famille et dans la paroisse.

Mais n'allez pas croire que cette vie un peu étroite ait assombri son caractère. Le Canadien français se distingue au contraire par sa cordialité et sa franche gaieté. Il aime beaucoup rire et plaisanter. Pour se distraire, il a des fêtes champêtres aux coutumes pittoresques et les veillées d'hiver chez les voi-

sins et les parents, les longues veillées que l'on passe agréablement à conter des histoires, à faire des devinettes et des jeux de société, et aussi à chanter. Les « habitants » chantent beaucoup les charmantes chansons populaires de la vieille France, qui leur furent transmises par leurs ancêtres, les joyeux gaillards qui furent les soldats de Louis XIV et Louis XV.

Les Canadiens français forment ainsi une société d'une originalité vigoureuse et qui a su se montrer réfractaire à toutes les tentatives d'assimilation.

Le réveil français.

Depuis une vingtaine d'années, il se produit parmi les Canadiens français un mouvement de réveil national qui est très intéressant à étudier. Pendant de longues années le peuple français du Canada a vécu un peu replié sur lui-même, ayant assez à faire à s'efforcer de survivre et de durer. Mais, avec le temps, les Franco-canadiens ont pris conscience de leur nombre et de leur force.

Il convient toutefois de dissiper d'emblée toute illusion. Les Canadiens français sont exclusivement canadiens ; ils ne connaissent d'autre patrie que le Canada et ils y sont passionnément atta-

chés. Ainsi que l'a dit M. Henri Bourassa, les Canadiens français, « séparés de la France par mille lieues d'Océan, et davantage peut-être par la Révolution française, ont conservé à leur patrie d'origine une sincère affection ; mais l'amour qu'ils lui portent s'adresse surtout à l'âme nationale de la France et aux productions de son génie. Le Canadien français éprouve pour la France un sentiment de fidélité intellectuelle et morale, pour l'Angleterre un sentiment de fidélité politique, tous deux subordonnés à son patriotisme exclusivement canadien ». Si le cœur des Canadiens français, pourrait-on aussi dire, est tourné vers la France, leur raison est conquise par l'Angleterre, par son sens politique et son esprit de liberté.

C'est dire également que la majorité anglaise commettrait la plus grave des fautes si, écoutant les mauvais conseils qui lui sont donnés par quelques impérialistes, elle ne laissait pas la minorité française libre de pratiquer sa religion et d'élever ses enfants comme elle l'entend. Ce serait le meilleur moyen de stimuler le nationalisme franco-canadien.

Le Pacte fédéral de 1865 a posé le principe que le Canada est un pays bilingue, où le français et l'anglais jouissent absolument des mêmes droits. En outre, la constitution fédérale de 1867 réserve aux parlements provinciaux le droit de légiférer en matière d'instruc-

tion publique, mais sans porter atteinte aux droits et prérogatives des écoles confessionnelles. Dans la plupart des provinces, toute minorité, protestante ou catholique, peut créer une école séparée. Mais les tentatives d'assimiler les Franco-canadiens par les écoles n'ont pas manqué ces dernières années dans deux provinces à forte majorité anglaise : l'Ontario et la Manitoba. Dans l'Ontario, la minorité française, après des luttes assez longues, a fini par obtenir un régime scolaire qui paraît lui donner satisfaction. Par contre, dans le Manitoba, le Parlement provincial a interdit l'enseignement du français dans les écoles fréquentées par les enfants français.

C'est un acte d'intolérance qui ne fait pas honneur au libéralisme anglais et qui choque d'autant plus que, dans la province de Québec habitée par une immense majorité de catholiques, ceux-ci n'ont jamais songé à priver la minorité protestante anglaise des larges libertés qui lui sont garanties par la Constitution.

De pareilles maladresses, en agissant comme un coup de fouet sur les Canadiens français tentés de se laisser angliciser ou de s'endormir dans une sécurité un peu trompeuse, ont hâté ce mouvement de réveil national qui débuta vers 1905 sous l'impulsion d'une élite d'intellectuels. Au premier rang de ces

animateurs se trouvent deux hommes très remarquables à des titres divers, M. Henri Bourassa et l'abbé Lionel Groulx. Publiciste de forte culture et de grand talent, orateur éloquent et très populaire, polémiste vigoureux et mordant, M. Bourassa est le véritable chef du mouvement nationaliste, et même ses adversaires ne peuvent s'empêcher de le respecter pour sa loyauté, son courage et la haute dignité de sa vie. Ancien député au Parlement fédéral, M. Bourassa a décliné toute réélection afin de pouvoir se consacrer tout entier à son apostolat et à son journal *Le Devoir,* un des rares journaux canadiens qui soient vraiment indépendants. M. Groulx, professeur d'histoire du Canada à l'Université de Montreal, est le chef de l'*Action française,* une ligue qui n'a rien de commun avec celle de Daudet et de Maurras et qui s'est donné pour tâche de réveiller dans l'âme canadienne la fierté de la race. Il dirige une petite revue très vivante et il est lui-même un écrivain de talent (1). Ces deux chefs sont entourés

(1) Ceux qui désirent connaître de plus près ce mouvement peuvent consulter les brochures et discours de M. Henri Bourassa (Editions du *Devoir*, 43, rue St-Vincent, Montréal), les œuvres de l'abbé Lionel Groulx *(Chez nos ancêtres, Les Repaillages, Cours d'histoire du Canada)*, le beau roman d'Alonié de Lestres *L'Appel de la Race* et l'enquête sur *Notre Avenir politique* (Bibliothèque de l'Action française, Montréal).

de tout un état-major de collaborateurs qui ont chacun leur compétence spéciale et qui forment un groupe très militant et cohérent, plein d'ardeur et d'idéalisme.

Cette avant-garde franco-canadienne lutte pour la pureté de la langue française, pour l'affranchissement économique du Canada français, et contre l'anglomanie où se complaisent certains milieux bourgeois. Elle estime aussi que le régime fait depuis une vingtaine d'années à la langue française dans tous les services fédéraux est un régime de lésinerie et de marchandage, qui constitue une application déloyale du pacte fédéral. Elle se plaint que les Canadiens français, qui forment environ le tiers de la population canadienne, sont loin de jouir du tiers d'influence dans l'administration publique et n'y sont pas représentés dans une proportion équitable. Elle mène des campagnes habiles et tenaces pour sauvegarder en toute occasion les droits et les traditions de la population française.

L'*Action française* va même plus loin. Jugeant à tort ou à raison que la Confédération, tiraillée entre l'impérialisme britannique et l'impérialisme américain, risque fort de s'acheminer à une rupture, elle entend n'être pas surprise par les événements et, en 1922, elle a institué une enquête très complète sur l'ave-

nir politique du Canada. Les écrivains, les juristes, les économistes qui ont participé à cette enquête rêvent tous d'un Etat français d'Amérique complètement indépendant. « Le Canada, disent-ils notamment, a un autre rôle à jouer que celui de servir de colonie d'exploitation au profit de l'Empire britannique ou de se laisser absorber par les Etats-Unis, et dans les prochaines transformations politiques, le Canada offre tous les éléments propres à la constitution d'un Etat autonome. Nous ne songeons nullement à briser le *statu quo* ; mais notre devoir est de préparer l'avenir. »

Pour le moment, ces idées ne sont professées que par une minorité d'intellectuels et elles n'ont pas encore pénétré la masse ; mais il y a là un mouvement dont il faut tenir compte et qu'on ne peut négliger dans une enquête sur le Canada. Ce qui est certain, c'est que, depuis quelques années, il y a quelque chose de changé dans le Canada français.

Personne ne saurait dire ce que nous réserve à l'avenir ce peuple d'une si robuste vitalité et qui commence à prendre conscience de ses forces.

Les Colonies suisses.

Les origines de l'immigration suisse au Canada se confondent avec les origines mêmes de la colonie française. On trouve à ce sujet d'intéressants détails dans un rapport remarquable publié en juillet dernier par M. le Dr Huebscher, le distingué consul-général de Suisse à Montréal.

En 1668 déjà, un certain nombre de Fribourgeois obtinrent une concession de terrain du gouverneur français, marquis de Tracy, et s'établirent sur les rives du Saint-Laurent, dans une région qui, aujourd'hui encore, s'appelle le « Canton des Suisses fribourgeois ». Lorsque la « Nouvelle-France » fut conquise par les Anglais, ceux-ci firent volontiers appel à des Suisses romands comme fonctionnaires. En 1778, le général Frédéric Haldimand, qui, comme on sait, était d'origine vaudoise et qui se retira à Yverdon où il mourut en 1791, fut nommé gouverneur-général du Canada, et parmi les hauts fonctionnaires de cette époque, on relève plusieurs noms suisses : Théophile-Hector Gramahé, J. Bruyère, G. Naturin, Jean-François Genevay, Conrad Gugy, David de Montmollin.

Plus tard, pendant la guerre d'indépendance des Etats-Unis, l'Angleterre envoya au Canada deux régiments suis-

ses sous le commandement des colonels Henri de Meuron-Bayard et Abraham-Louis de Wattenwil. Parmi les officiers de ces régiments se trouvaient les colonels Fischer, von Gunten, Valentin Winter, le major Emmanuel May, les capitaines d'Odet d'Orsennens, F. Matthey, Ch. de Rham, F. von Graffenried, A. de Loriol, Ch. de Montenach, Pillichody, etc. En 1814, le gouvernement anglais, pour récompenser les officiers et soldats de ces régiments, leur offrit des terres dans l'Ouest du Canada, et, en 1821, il y avait des colons suisses anciens soldats — on les appelait les « de Meurons » — sur les bords de la Red River, dans la province actuelle du Manitoba.

Quelques années plus tard, un groupe d'environ deux cents Suisses, attiré au Canada par un agent de lord Selkirk, fit un essai de colonisation dans les mêmes parages. Mais l'expédition paraît avoir été mal conduite, et nos compatriotes, après mille déboires, quittèrent le Canada au bout de peu d'années et se fixèrent pour la plupart à Saint-Louis, où leurs descendants vivent encore.

Cet échec doit avoir découragé les émigrants suisses, car durant le XIXme siècle il n'y eut que peu d'émigration suisse au Canada. Elle n'a cependant jamais entièrement cessé, puisqu'on trouve au Canada des localités comme Lucerne, Zurich, Geneva, Fribourg, qui

révèlent une origine suisse, et puisque la statistique décennale de 1901 signale la présence au Canada de 3865 Suisses.

En 1911, la colonie suisse au Canada avait presque doublé. Enfin, la dernière statistique, celle de 1921, enregistre 12.837 Suisses, chiffre qui toutefois nous paraît exagéré. Il y a lieu de croire que, pendant la guerre, un nombre assez considérable de colons d'origine allemande se sont fait passer pour Suisses, et nous ne croyons pas que la colonie suisse dispersée dans tout le Canada dépasse actuellement 8000 personnes.

* * *

A chaque étape de notre long voyage, de Québec à Vancouver, nous avons rencontré des compatriotes qui nous ont accueillis avec une cordialité dont nous conservons un souvenir reconnaissant. Au cours de nos articles précédents, nous avons déjà eu l'occasion de parler des uns et des autres, et plus particulièrement (voir les pages 39 et suivantes) des fermiers suisses établis aux abords de Stettler, dans l'Alberta.

A Montréal, les trois sociétés suisses (la Société nationale suisse, la Romande et l'Edelweiss) avaient organisé au consulat-général de Suisse, en l'honneur de notre délégation, une soirée qui fut en tous points charmante. La colonie suisse de Montréal et des environs est forte d'environ 700 personnes, parmi lesquel-

les plusieurs Suisses ayant des situations en vue : M. Kaelin, ingénieur en chef d'une des plus importantes usines hydro-électriques, M. Campiche, un excellent Vaudois élevé à Zurich, M. Bieler, ancien directeur du Collège Galliard et professeur à l'Université Mac Gill, d'autres encore. Les deux hôtels les plus luxueux de Montréal sont dirigés par des Suisses : le « Ritz-Carlton » par M. Desbaillets, bien connu à Montreux, et le « Mount-Royal Hotel » par M. Ray-Schmidhauser, qui n'est pas un inconnu à Lausanne. Grâce à l'initiative de notre consul-général, les trois sociétés suisses de Montréal ont constitué un « Fonds suisse-canadien » qui leur permet de venir généreusement en aide aux Suisses nécessiteux ou sans travail.

Toronto possède une colonie très vivante, composée surtout de négociants et de représentants de maisons suisses. Nous gardons le plus agréable souvenir de la réception qu'elle nous a offerte à l'*Ontario Club* et qui avait été organisée par notre consul, M. Zurrer, et par M. Brupbacher, président du *Swiss Club*. Non moins active et prospère est la colonie suisse de Winnipeg, avec laquelle nous avons passé une très jolie soirée au *Manitoba Hall*. Avec M. Cattin, qui gère le Consulat, sans titulaire pour l'instant, l'âme de la colonie de Winnipeg est un Tessinois, M. Baroni, le très dévoué président de la *Swiss Benevolent*

Society. Cette société, qui reçoit de la Confédération un subside bien modeste de 19 dollars, en dépense des centaines en faveur de nos compatriotes nécessiteux, car c'est la seule société de bienfaisance suisse de l'Ouest canadien, et une grande partie des émigrants suisses se réfugient à Winnipeg lorsqu'ils sont privés de travail. La Confédération ferait œuvre singulièrement utile en augmentant sa subvention.

Une colonie franco-suisse d'un genre assez particulier est Notre-Dame de Lourdes, située à une centaine de kilomètres au nord de Winnipeg. C'est aujourd'hui un village florissant, fondé en 1891 par un prêtre du Jura français appartenant aux « Chanoines réguliers de l'Immaculée Conception de Saint-Claude », qui recrutèrent aussi des colons dans les cantons de Fribourg et du Valais. Il s'y trouve une centaine de familles fribourgeoises et valaisannes, qui vivent en étroite communauté à l'ombre de leur église et qui sont restées très attachées à la mère-patrie.

Nous avons encore rencontré d'aimables compatriotes à Regina, à Calgary, à Edmonton, où il y a une petite colonie pleine de jeunesse et d'entrain. A Vancouver, nous avons été pilotés par notre consul, M. Gintzbourger, un Neuchâtelois qui est toujours prêt à rendre service aux Suisses et qui connaît admirablement la Colombie britannique. En-

fin, il y a jusque sur l'île de Vancouver, à Victoria et ailleurs, des Suisses qui font honneur à la réputation de notre pays. Tous nous ont parlé en termes touchants de la patrie lontaine et nous ont dit aussi ce qu'ils pensaient de l'émigration suisse. Ce sera pour un prochain article.

La colonisation.

Après ce que nous avons dit des richesses naturelles du Canada et de l'immensité de son territoire si peu peuplé, on ne s'étonnera pas que le gouvernement du Dominion poursuive une politique méthodique d'immigration et de colonisation.

Cette politique est très simple. Elle consiste à attirer des pays plus anciens et surpeuplés des immigrants « désirables », et les autorités canadiennes entendent par là surtout ceux qui se vouent à la culture du sol, soit comme fermiers munis de capitaux, soit comme ouvriers agricoles, soit aussi comme servantes de fermes, lesquelles sont très recherchées. Cela n'empêche pas, naturellement, une partie des immigrants qui s'installent au Canada d'y pratiquer le négoce ou des métiers ; mais la politique d'immigration ne favorise vraiment que les cultivateurs. Les autres

émigrants doivent se débrouiller tout seuls.

De 1900 à 1910, le nombre des immigrants qui se sont fixés au Canada s'est élevé à un million et demi. L'immense majorité de ces nouveaux-venus étaient des Anglais et des Américains. Ce mouvement d'immigration s'est encore intensifié de 1910 jusqu'à la veille de la guerre, laquelle a eu pour effet de tarir les sources de l'immigration dans les pays européens. Par contre, les colons américains ont continué à franchir en grand nombre la frontière canadienne. Depuis la conclusion de la paix, l'immigration d'Europe n'a jamais approché celle d'avant-guerre ; mais elle tend de nouveau très nettement à s'accroître.

* * *

Quels sont les avantages offerts aux colons par la législation canadienne ?

Le gouvernement fédéral dispose, dans les provinces de l'Alberta, du Manitoba, de la Saskatchewan et de la Colombie britannique, d'immenses friches qui sont domaine public. De leur côtés, les gouvernements des différentes provinces ont aussi de grandes disponibilités en terres de colonisation. Ces terres sont remises aux immigrants agricoles suivant les principes et les conditions que voici :

Les terres publiques contrôlées et administrées par le ministère de l'Intérieur

du gouvernement fédéral, à Ottawa, sont arpentées en carrés de 6 milles de long et 6 milles de large, appelés *townships* et divisés en 36 sections : Chaque section, à son tour, est divisée en quatre carrés. Le *quart de section,* soit environ 64 hectares, est l'unité qui sert de base à la vente de ces terres. C'est aussi ce qu'on appelle le *homestead,* soit la part d'une famille, ou le patrimoine.

Un *homestead* est une concession faite presque gratuitement à certaines conditions. « Tout quart de section vacant et disponible du gouvernement canadien, dit un document officiel, peut être pris par toute personne chef unique de famille, ou toute personne du sexe masculin âgée de plus de 18 ans, étant sujet britannique ou qui fait une déclaration allèguant qu'elle a l'intention de le devenir. » Il suffit de payer 10 dollars pour l'inscription. Toutefois, le titre définitif de propriété d'un homestead n'est remis au colon qu'après trois années de résidence à partir de la prise de possession et s'il s'est fait naturaliser. Pendant ces trois années, le colon devra justifier : 1° d'un séjour réel sur sa terre de six mois par an ; 2° avoir construit une habitation de 16 pieds sur 20, du prix d'environ 1500 francs : 3° avoir mis en culture 12 hectares.

Ce règlement est valable pour les provinces du Manitoba, de l'Alberta, de la Saskatchewan, pour le nord de l'On-

tario, le Yukon et quelques districts de la Colombie britannique. Dans les autres régions, le homestead mis à la disposition du colon a une surface inférieure à 64 hectares. Dans les régions boisées du Québec et de la Colombie, le gouvernement fait défricher une partie de la concession et impose au colon l'obligation d'en défricher une autre partie.

Le colon peut aussi acheter du gouvernement des terres à des prix variant beaucoup suivant les régions ou les années, ou s'il préfère louer une ferme avant de s'établir définitivement, il peut en trouver dans toutes les provinces à de bonnes conditions.

Après le gouvernement fédéral et les gouvernements des provinces, les autres vendeurs de terres sont les grandes compagnies de chemins de fer et la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui possèdent de vastes terrains cultivables, cédés aux colons par lots, à des conditions qui paraissent avantageuses. La compagnie du Canadien Pacifique a créé une organisation qui suit l'émigrant de son point de départ à sa ferme, l'y installe et l'assiste dans ses premiers efforts.

Naturellement, les chances de succès ne sont pas les mêmes dans toutes les régions. Ainsi, les colons suisses, peu habitués au travail très pénible du défrichement, réussissent rarement dans les régions boisées. Nous les avons aussi

déjà mis en garde contre les risques de la culture exclusive du blé. Les fermiers suisses qui ont réussi au Canada et qui se déclarent satisfaits de leur sort — et il y en a plusieurs, quoi qu'on dise — pratiquent la culture mixte ou sont maraîchers à proximité d'une ville où ils écoulent leurs produits. Une des régions qui paraissent le mieux convenir aux colons suisses est le nord de l'Alberta, entre Edmonton et Calgary. Ils y trouvent un sol très fertile et un climat assez semblable à celui de notre pays. Pourquoi ne les grouperait-on pas dans ce district, où il y a encore beaucoup de bonnes terres et où les nouveaux-venus se sentiraient moins dépaysés qu'ailleurs ?

Mais seuls les hommes et les femmes doués d'une grande énergie doivent aller coloniser. Pour être colon au Canada comme ailleurs, il faut plusieurs années d'apprentissage et de solides qualités physiques et morales.

L'émigration suisse.

Peut-on recommander l'émigration au Canada aux jeunes Suisses décidés à s'expatrier ?

Avant de répondre à cette question, je tiens à préciser de quelle façon j'envisage le problème de l'émigration. L'émigration n'est jamais un bien, et elle ne

doit pas être encouragée par des moyens quelconques, car elle nous prive d'éléments jeunes et énergiques qui, le plus souvent, sont remplacés par des étrangers qui ne les valent pas. Plutôt que de favoriser l'émigration, nous devons la restreindre, la contrôler et faire tout notre possible pour retenir les Suisses au pays. Nous pouvons le faire dans une certaine mesure en développant encore l'apprentissage, en orientant nos jeunes gens vers ces professions et ces industries qui emploient presque uniquement de la main-d'œuvre étrangère et aussi en « colonisant » les terres qui, chez nous, sont encore incultes.

Mais si l'émigration n'est pas souhaitable, elle est un fait naturel. La Suisse a toujours été un pays surpeuplé par rapport à ses ressources, et la crise industrielle et hôtelière a accentué cette disproportion. D'un côté, une partie des ouvriers occupés naguère dans les fabriques seront longtemps encore privés de travail, et, de l'autre, le surplus de la population rurale — les fils cadets des petits paysans — ne peut plus être absorbé par l'industrie. Enfin, nous n'avons ni le droit ni le moyen d'empêcher de partir ceux de nos compatriotes qui, après mûre réflexion, sont résolus à s'expatrier et à tenter leur chance dans des pays plus jeunes et moins encombrés que le nôtre. Par contre, nous avons le devoir de les renseigner, de les prépa-

parer à leur vie nouvelle et de les prémunir contre des déceptions et des déboires possibles. C'est peut-être ce qu'on n'a pas fait suffisamment jusqu'à maintenant.

* * *

Divers journaux ont publié récemment des articles pouvant faire croire que l'émigration au Canada a complètement échoué. Il ne faudrait pourtant pas laisser s'accréditer cette légende.

Ce qui a échoué, c'est le système pratiqué en 1923. Comme on sait, on a eu l'idée assez baroque de confier la mission d'organiser l'émigration suisse au Canada à l'Association suisse pour la colonisation *intérieure,* qui accomplit une œuvre excellente en Suisse, mais dont l'émissaire au Canada, de l'aveu spontané et presque unanime des Suisses que nous avons consultés au Canada, n'a pas été à la hauteur de sa tâche. Ce délégué a eu notamment le tort d'agir sans liaison avec nos consuls et les notables suisses du Canada, dont l'expérience lui aurait été cependant précieuse, et, au lieu de faire profiter nos immigrants de la concurrence qui existe entre les deux grandes compagnies de chemins de fer, il a rompu avec la plus puissante et la mieux administrée et traité uniquement avec l'autre. En outre, les émigrants n'ont pas été assez avertis des difficultés qui les attendraient à leurs

débuts, et on leur a fait des promesses qui n'ont pas été tenues. Sur 860 personnes envoyées au Canada en 1923, dix sont revenues en Suisse pour motifs divers, et il y avait 37 chômeurs, dont 3 malades, au 5 janvier 1924 (1).

Nous croyons du reste savoir qu'on a décidé en haut lieu de renoncer à un système qui n'a pas fait ses preuves et de confier désormais l'organisation de l'émigration suisse au Canada à l'Office fédéral de l'émigration et aux consulats suisses au Canada. On aurait évité bien des mécomptes si l'on avait commencé par là. Le consulat-général de Suisse à Montréal dispose notamment de toute une organisation, avec des correspondants dans les principaux centres, pour veiller aux intérêts de nos émigrants, et son commissaire pour l'émigration, M. Sembinelli, rend d'excellents services aux émigrants, à leur arrivée aux ports canadiens de l'Atlantique.

Ceci dit, nous croyons que, de tous les pays d'outre-mer, le Canada est un de ceux qui offrent le plus de chances de succès aux émigrants travailleurs et capables, et la meilleure preuve en est que nous avons rencontré au Canada un grand nombre de Suisses pleinement satisfaits de leur sort.

(1) Ces chiffres, que nous n'avons pu contrôler, émanent d'un communiqué qui nous a été transmis par l'Association suisse de colonisation intérieure.

Nous avons naturellement beaucoup questionné ces compatriotes, et voici à peu près ce qu'ils nous ont tous répété :

Il ne faut pas s'embarquer pour le Canada avec l'illusion que c'est un pays de Cocagne, où l'on trouvera vite à gagner largement sa vie et que l'on pourra quitter au bout de peu d'années après fortune faite. Les débuts seront toujours très difficiles pour tout émigrant qui arrive sans savoir l'anglais et sans connaître les mœurs et les méthodes de travail des habitants. Les paresseux et les incapables sont vite éliminés dans ce pays neuf, où l'on est sans pitié pour les chômeurs volontaires et où l'on juge uniquement les nouveaux-venus d'après leurs qualités d'énergie et de persévérance. Pour réussir, il faut être très modeste pour commencer et accepter le travail dans la forme où il s'offre.

Par contre, les émigrants qui ont une bonne santé et qui font preuve de ténacité et de bonne volonté, ont des chances de surmonter la première phase pénible d'adaptation et de se faire au bout de quelques années une existence indépendante, où, au lieu de végéter en Europe, ils sont leurs propres maîtres et ne doivent rien à personne.

* * *

Mais encore faut-il préciser. Les chances ne sont pas égales pour toutes les professions. Reconnaissons notamment

que, dans les carrières libérales et dans le commerce, il y a peu à faire pour les étrangers. Les techniciens auraient peut-être plus de chances de succès, à condition de savoir l'anglais. Mais, d'une manière générale, les Suisses appartenant aux professions libérales feront bien d'être très prudents et de s'informer soigneusement des conditions qui les attendent là-bas.

Les travailleurs manuels, pourvu qu'ils aient des bras et du courage, trouveront à vivre au Canada, car le travail y manque rarement. Les ouvriers horlogers et les bons employés d'hôtels, surtout les cuisiniers, trouvent facilement de l'ouvrage, mais les domestiques, hommes et femmes, sont surtout recherchés et bien rétribués.

Les seuls émigrants auxquels la législation canadienne offre des avantages réels sont les agriculteurs ; mais eux aussi ne devront pas s'embarquer à la légère. Qu'ils ne se hâtent pas trop de prendre une concession ou d'acheter une terre, et surtout qu'ils se méfient des spéculateurs de terrain ! Avant de s'établir à son compte, le colon fera bien de faire d'abord un apprentissage dans une ferme afin d'apprendre à connaître le climat, le sol et les méthodes de culture. En même temps, il pourra étudier dans la région les meilleurs lots qu'il pourra acquérir plus tard et demander conseil aux fermiers suisses qui ont réussi. On

recommande aussi aux émigrants mariés de ne faire venir leur famille qu'après avoir la certitude de pouvoir gagner leur vie dans la steppe canadienne.

Une fois toutes ces réserves faites, nous croyons que des jeunes Suisses, énergiques et travailleurs, peuvent se créer un heureux foyer au Canada.

Le C. P. R.

Le commerce avec la Suisse.

Conclusion.

Il est peu de pays au monde dont l'essor économique ait été aussi rapide que celui du Canada au cours des vingt dernières années. De 1900 à 1922, son commerce extérieur a passé de 342 millions de dollars à 1 milliard 734 millions de dollars. Et, pour les douze mois terminés le 30 novembre 1923, il s'est élevé à 1 milliard 910 millions.

Avec une population de moins de 9 millions d'habitants, le Canada a ainsi un commerce extérieur qui est le cinquième de celui des Etats-Unis, avec ses cent millions d'habitants. Un accroissement si prodigieux serait presque inquiétant si les statistiques ne nous rassuraient aussitôt en révélant que la balance commerciale penche en faveur des exportations, sensiblement supé-

rieures aux importations depuis quelques années.

Cette prospérité économique, le Canada la doit sans doute à l'abondance de ses richesses naturelles, aux solides vertus et à l'esprit d'entreprise de sa population, ainsi qu'aux avantages d'un système politique où l'Etat, loin de la brider, stimule et encourage constamment l'initiative privée. Elle est due aussi pour une large part — il ne faut pas hésiter à le dire — au rôle de premier plan joué dans le pays par la puissante Compagnie du *Canadian Pacific Railway,* le *C. P. R.* comme tout le monde l'appelle là-bas.

On ne peut pas concevoir le Canada moderne sans le C. P. R. Non seulement la Confédération Canadienne n'existerait sans la première ligne trans-continentale construite par le C. P. R. de Montréal à Vancouver sur un parcours de 4700 kilomètres, puisque c'est la condition que la Colombie britannique avait posée à son rattachement au Canada ; mais partout où le C. P. R. a avancé ses rails, il a apporté avec lui la vie et le travail. Administré suivant des principes sainement commerciaux par de grands hommes d'affaires qui savent être à la fois audacieux et prudents, le C. P. R. exploite aujourd'hui un réseau de plus de 33.000 kilomètres de voies ferrées et tout un système de télégraphes ; il a construit des hôtels magni-

fiques, des greniers et des entrepôts immenses, et il possède deux flottes de superbes bateaux sur l'Atlantique et sur le Pacifique.

Grâce au C. P. R. on peut se rendre de Liverpool en Asie et en Australie par une voie plus rapide et plus sûre que le canal de Suez et en ne voyageant que sur les paquebots et les trains d'une seule et même compagnie. C'est ainsi que le C. P. R. est la plus grande entreprise de transports du monde, en même temps qu'il est l'instrument le plus puissant de l'expansion économique du Canada, car il se trouve que ses intérêts sont étroitement liés à ceux du Dominion.

* * *

Quelle est la part de la Suisse dans le commerce extérieur du Canada ? Elle est beaucoup plus considérable qu'on ne le croit généralement.

Comme il est naturel, le Canada reçoit la plus grande partie de ses importations des Etats-Unis et de l'Empire britannique ; mais, comme pays importateur, la Suisse vient en *cinquième rang,* aussitôt après la France et Cuba. Ses exportations au Canada ont diminué pendant la guerre, mais elles ont repris notablement depuis lors (1).

---

(1) 30,5 millions de francs en 1919, 90,6 millions en 1920, 43,1 millions en 1921 et 40,7 millions en 1922.

Malheureusement, les relations économiques entre les deux pays souffrent d'un malentendu qu'il ne faut pas se lasser de dissiper.

Le Canada en effet nous vend presqu'uniquement des céréales. Mais comme celles-ci, par suite de l'absence d'un port suisse, ne peuvent nous arriver qu'en transit à travers d'autres pays et sont en grande partie chargées sur des bateaux américains, les statistiques des douanes canadiennes n'enregistrent pas ces exportations de blé à destination de la Suisse et donnent involontairement une idée très inexacte des échanges entre les deux pays. Tandis que la statistique suisse révèle pour 1922 une importation du Canada s'élevant à 69 millions de francs (13 millions de dollars), la statistique canadienne n'indique pour le même poste qu'un chiffre de 519.196 dollars !

On ne s'étonne plus dès lors qu'on ait au Canada l'impression parfaitement fausse que les échanges entre les deux pays se font au détriment du Dominion, alors qu'en réalité la Suisse achète au Canada plus qu'elle ne lui vend (1). Notre consul-général à Montréal ne perd pas une occasion de rétablir la

---

(1) Voici les chiffres d'après la statistique suisse, pour 1922 : Importations canadiennes de Suisse : 8.140.000 dollars. Importations suisses du Canada : 13.720.000 dollars.

vérité dans la presse canadienne et auprès des autorités, et lors de notre voyage, il nous a ménagé une entrevue avec la Chambre de Commerce de Montréal, au cours de laquelle nous avons pu remettre à son conseil de direction une mise au point qui a été aimablement transmise aux journaux.

Espérons que la vérité finira par triompher pour le plus grand bien des deux pays ! Leurs intérêts sont en effet tout à fait conciliables, puisque le Canada nous fournit surtout des céréales, tandis que nous lui livrons uniquement des articles manufacturés : soieries, tissus de coton, montres, articles de bonneterie, broderies, etc. Malgré l'excellente réputation dont nos produits jouissent là-bas, la Suisse n'est pas encore assez connue comme pays d'exportation, et il nous a paru que nos négociants et nos industriels, dans beaucoup de cas, n'ont pas fait des efforts suffisants pour atteindre le marché canadien. Ils auraient cependant intérêt à intensifier leurs relations personnelles avec ce pays. Ils devraient se dire aussi que, dans le Nouveau-Monde, on ne peut se passer de faire de la réclame, et la meilleure publicité est comme partout celle qui va chercher chaque jour le client chez lui, soit celle qui se fait dans la presse quotidienne. Nos compatriotes au Canada s'étonnent que nos exporta-

teurs ne se décident pas à faire de la publicité collective pour lutter contre la concurrence américaine.

La Suisse et le Canada sont deux pays faits pour se comprendre, et du jour où ils connaîtront vraiment leur signification économique réciproque, leurs échanges ne manqueront de s'accroître dans une proportion réjouissante.

* * *

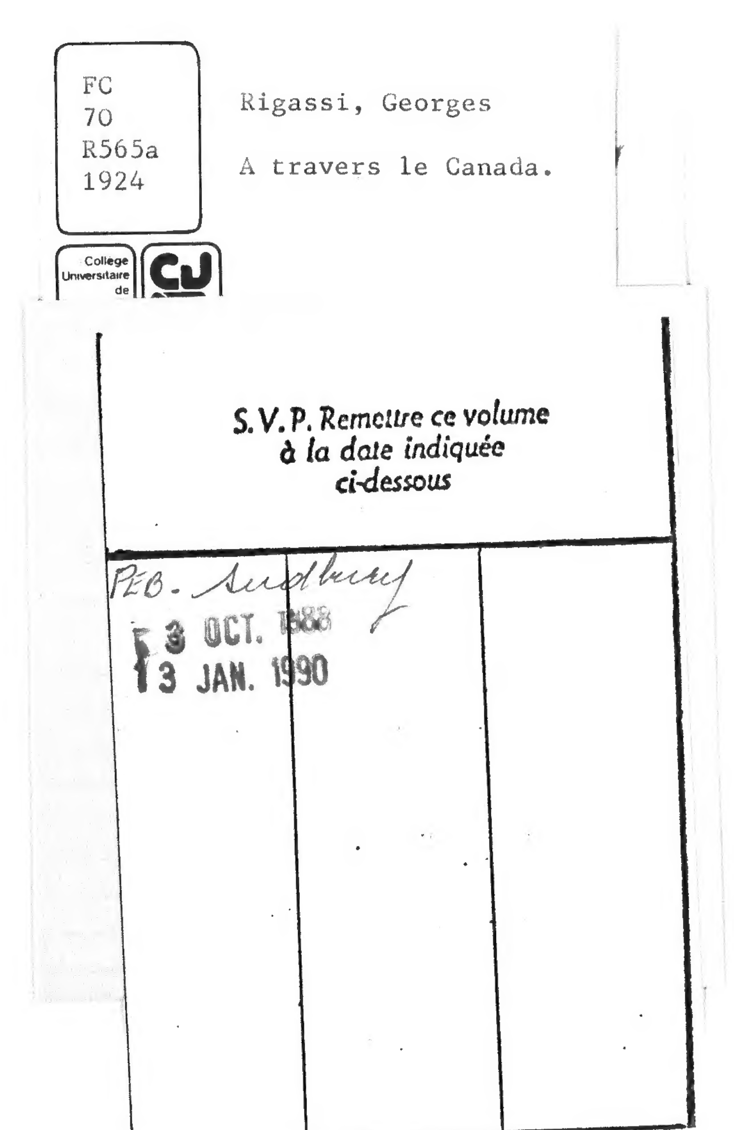
Arrivé au terme de cette série d'articles, je m'en voudrais de l'achever sans adresser l'expression de ma vive reconnaissance à ceux qui nous ont particulièrement facilité notre mission.

Notre gratitude va tout d'abord à Mr. A.-B. Calder, le distingué représentant spécial du C. P. R., en qui nous avons trouvé non seulement le compagnon de voyage le plus courtois et le plus serviable, mais aussi le guide le plus érudit et le plus disert, admirablement informé des choses et des gens de son pays. Nous devons beaucoup aussi à l'obligeance de M. le Dr Carl Huebscher, consul-général de Suisse à Montréal, qui travaille avec un zèle méritoire à faire toujours mieux connaître la Suisse au Canada et qui y défend nos intérêts avec autant de compétence que de vigilance. Enfin, nous n'oublierons pas l'accueil si cordial que nous avons reçu outre-Atlantique de nos compatriotes

disséminés dans ce grand pays. Ce ne fut pas une des moindres joies que nous avons éprouvées au Canada, que d'y rencontrer tant de Suisses restés fidèlement attachés à leur lointaine patrie et faisant honneur à sa réputation.



TABLE DES MATIÈRES


FC
70
R565a
1924

Rigassi, Georges

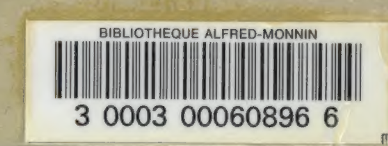
A travers le Canada.

Collège Universitaire de

CU

S.V.P. Remettre ce volume
à la date indiquée
ci-dessous

PEO - Sudbury
3 OCT. 1988
13 JAN. 1990


BIBLIOTHEQUE ALFRED-MONNIN
3 0003 00060896 6